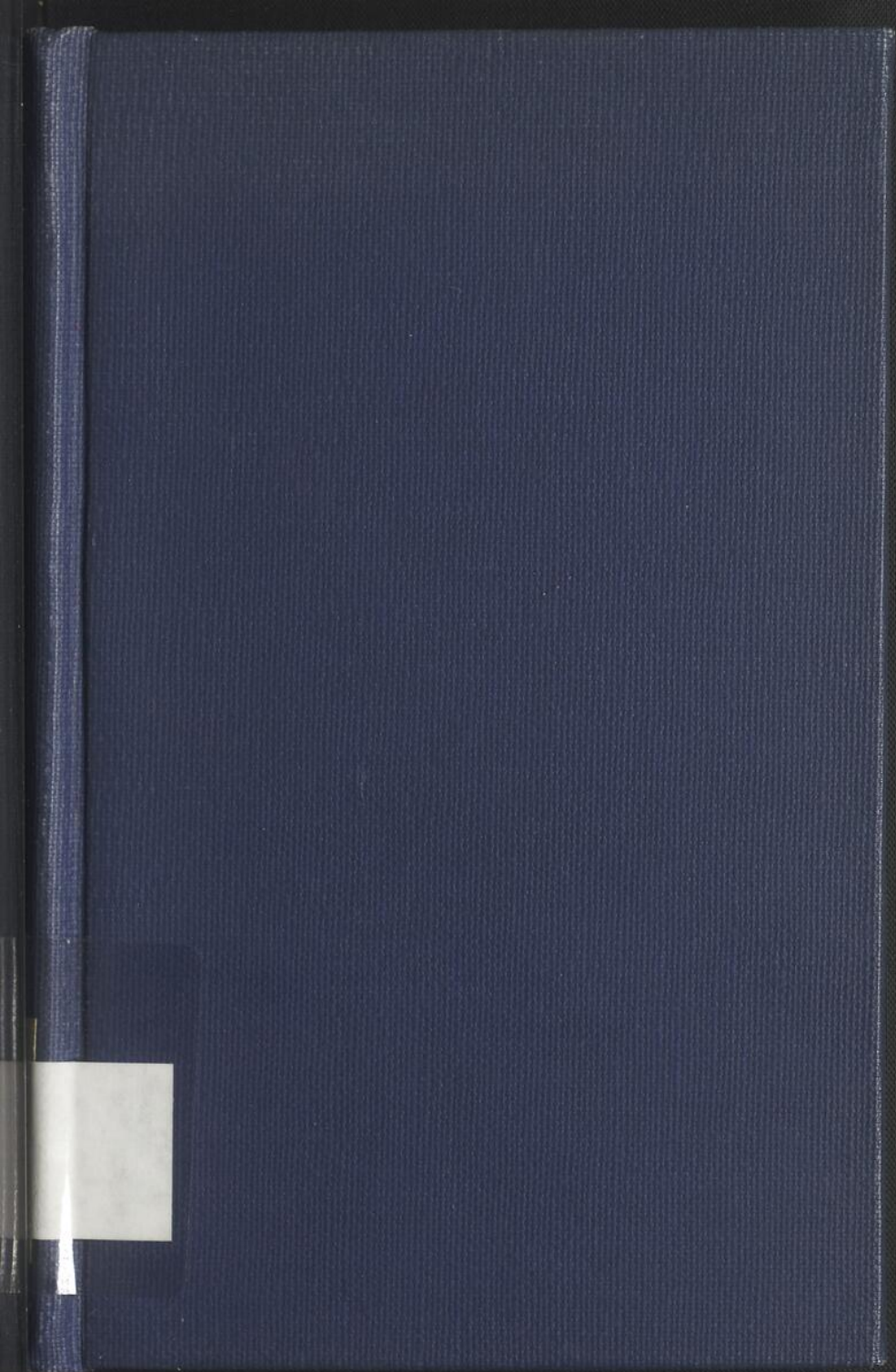
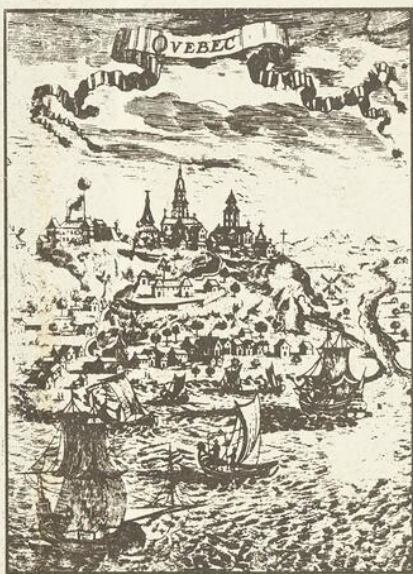
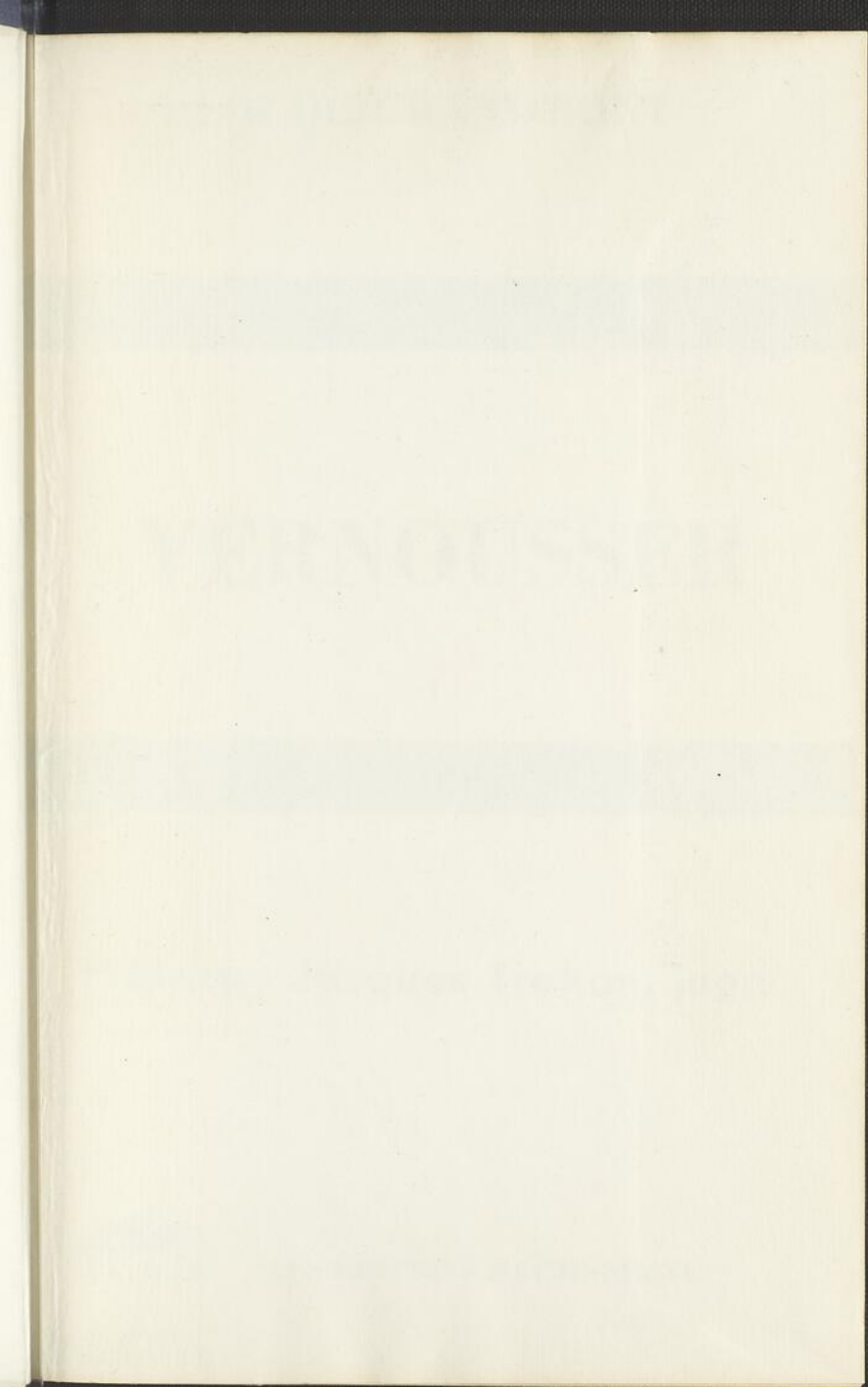
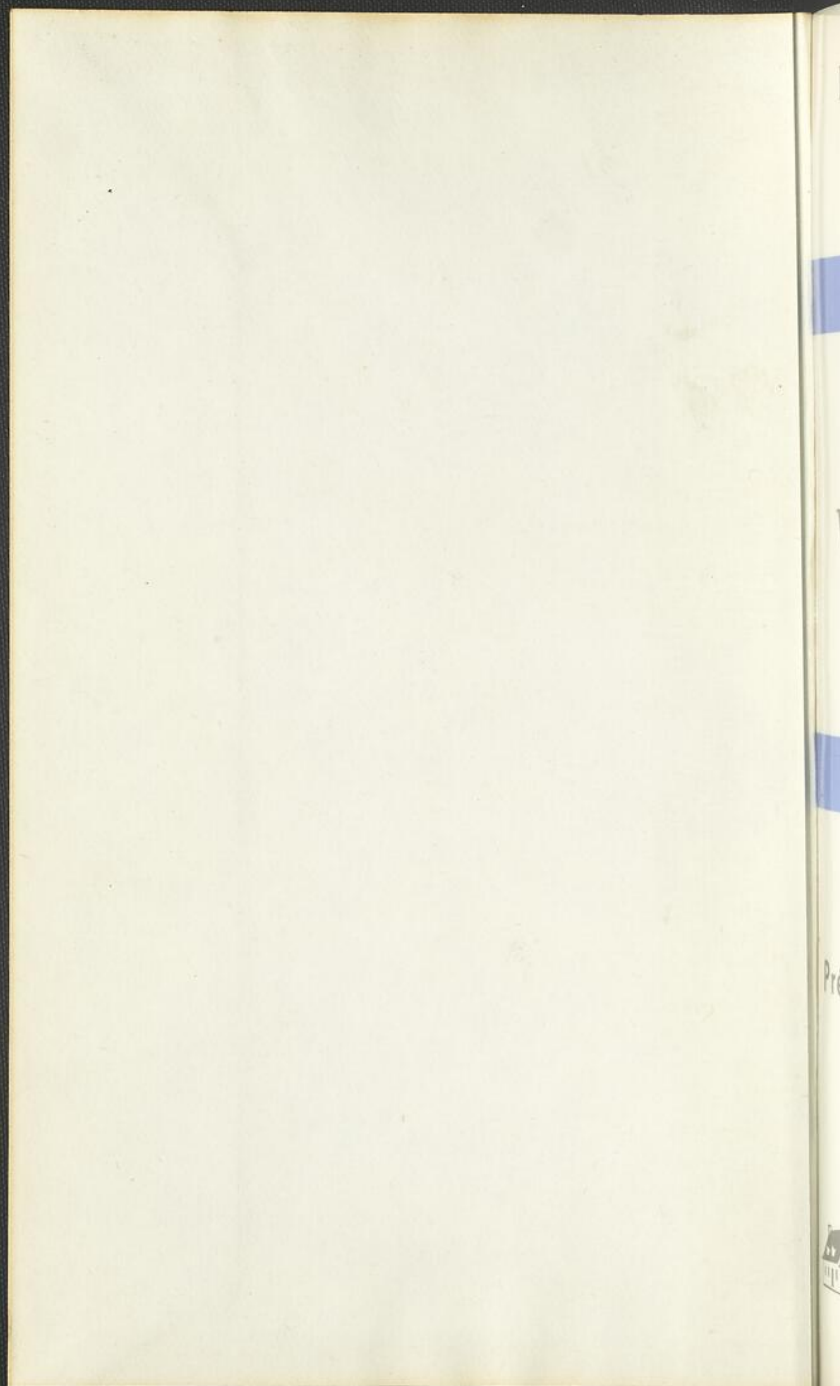






Bibliothèque Nationale du Québec





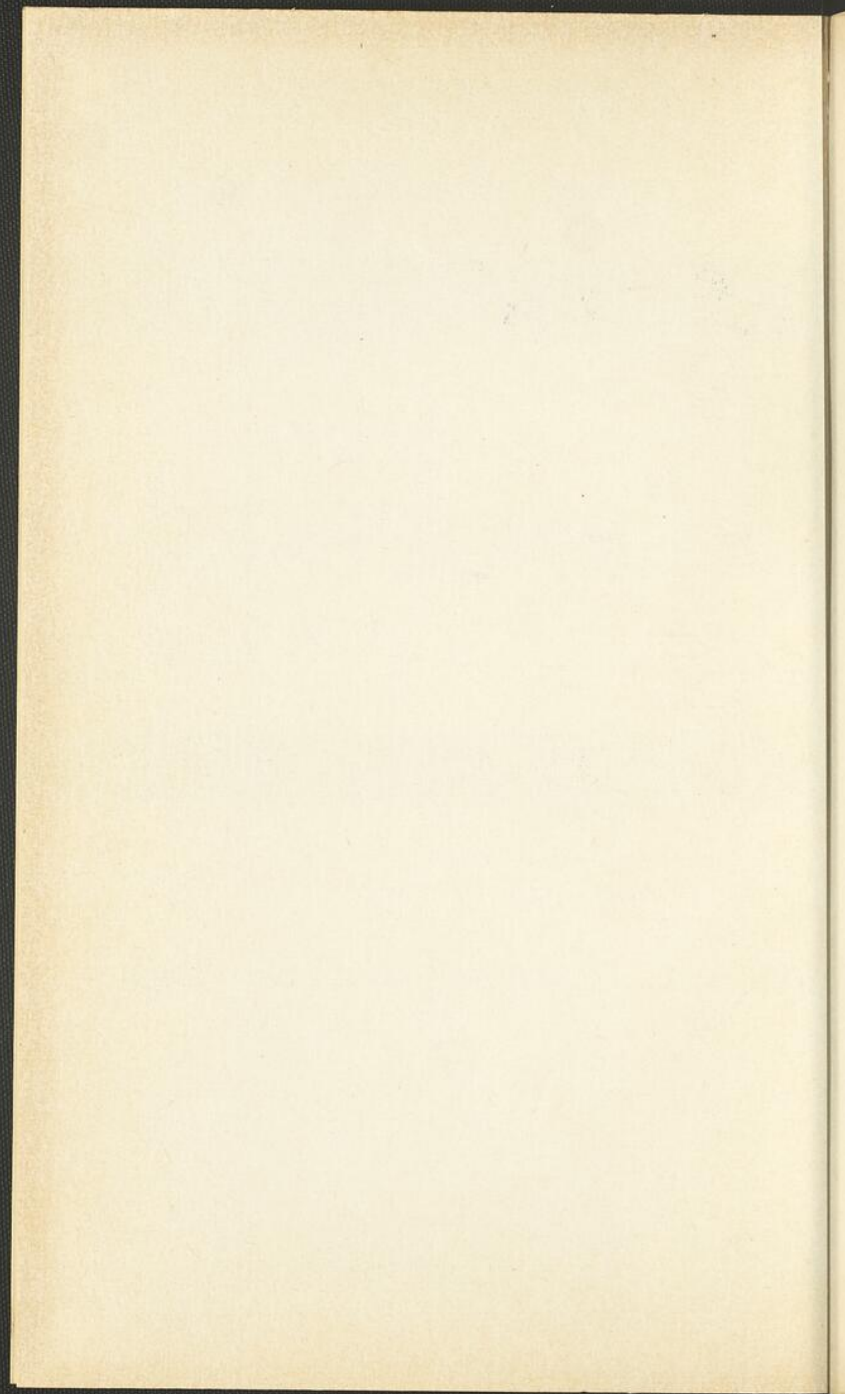
ÉLOI DE GRANDMONT

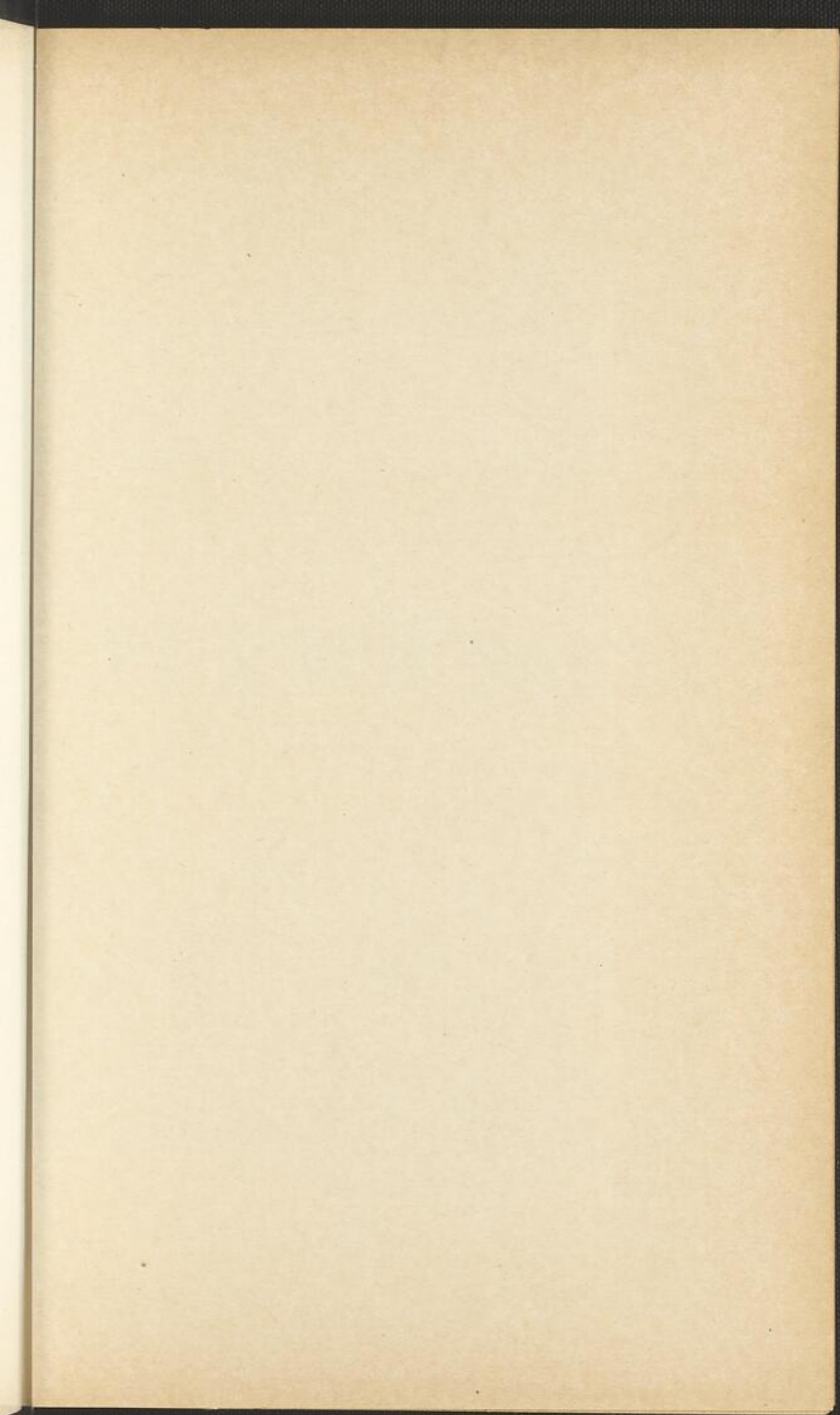
VERNOUSSER

Préface : Jacques Trahan, juge



LES ÉDITIONS MAISONNEUVE





V

VERNOUSSER

DU MÊME AUTEUR

Poésie:

LE VOYAGE D'ARLEQUIN, édition illustrée par Alfred Pellan (Les Cahiers de la file indienne, Montréal 1946).

LA JEUNE FILLE CONSTELLÉE (Le Cheval d'Écume, Nantes 1948).

PREMIERS SECRETS (Éditions de Malte, Montréal 1951).

PLAISIRS, édition ornée d'un manuscrit de Maurice Blackburn (Chantecler, Montréal 1953).

CHARDON À FOULON (Écrits du Canada français, Montréal 1963).

UNE SAISON EN CHANSONS (Éditions Leméac, Montréal 1963).

Théâtre:

UN FILS À TUER (Éditions de Malte, Montréal 1950).

LE TEMPS DES FÊTES (La Nouvelle Revue Canadienne, Ottawa 1952).

LA FONTAINE DE PARIS, édition illustrée par Normand Hudon (Malte, Montréal 1953).

THÉÂTRE 1 (Éditions Maisonneuve, Montréal 1968). Préface de Jean-Louis Roux.

Prose:

CINQUANTE DESSINS D'ALFRED PELLAN, présentation des oeuvres de l'artiste en français, en anglais et en espagnol (Éditions Lucien Parizeau, Montréal 1946).

CHACUN SA DRÔLE DE VIE (Écrits du Canada français, Montréal 1960).

DIX ANS DE THÉÂTRE AU NOUVEAU MONDE, en collaboration avec Normand Hudon et Jean-Louis Roux (Éditions Leméac, Montréal 1961).

UN BILL 60 DU TONNERRE, en collaboration avec Louis-Martin Tard et Normand Hudon (Éditions Leméac, Montréal 1964).

ÉMILE NELLIGAN, POÈMES CHOISIS, présentation des oeuvres du poète (Éditions, Montréal et Paris 1966 "Bibliothèque canadienne-française").

COEUR DE PIERRE PRÉCIEUSE (Écrits du Canada français, Montréal 1966).

MONTRÉAL-GUIDE, en collaboration avec Louis-Martin Tard (Éditions du Jour, Montréal 1967).

VOYAGEURS OU TOURISTES (Les Éditions Maisonneuve, Montréal 1970).

JE N'AURAIS JAMAIS CRU! (Les Éditions Maisonneuve, Montréal 1971).

Éloi de Grandmont

VERNOUSSER



Les Éditions Maisonneuve

**2739, boulevard Édouard-Montpetit
Montréal**

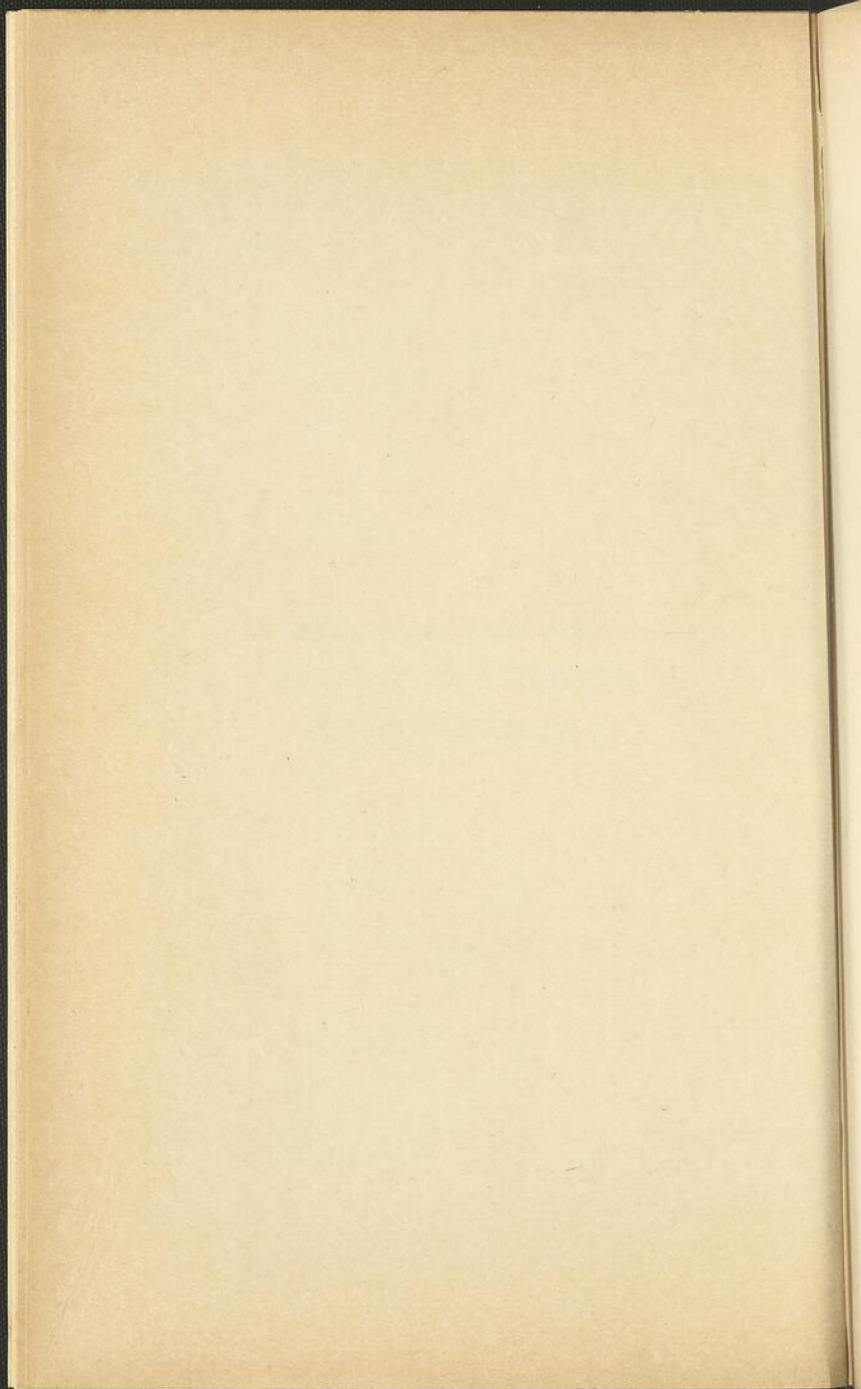


Tous droits réservés par
l'auteur et par
Les Éditions Maisonneuve,
2739, boulevard Edouard-Montpetit,
Montréal, 1971
Dépôt légal à la Bibliothèque
nationale du Québec.

"Les gens de notre connaissance remplissent l'univers, mais combien connaissent le coeur humain?"

Pensée chinoise

**A TOUS MES AMIS LES ROMANICHELS,
LES PÉRÉGRINS, LES BALADINS. . .
LA VIE EST UN VOYAGE.**



Préface
de Jacques TRAHAN, juge

Éloi
tourné

Né
au sein

Il
jours
Paris
du La

A
Pré

C
sou
mo

P
m

Éloi de Grandmont, époux de Suzanne Manseau, est retourné à la Maison du Père le 25 novembre 1970.

Né à Baie-du-Fèbvre, il avait fait ses études classiques au séminaire de Nicolet.

Il fréquenta l'École des Beaux-Arts de Montréal. Toujours avide de perfectionnement, il fit un long séjour à Paris où il suivit des cours à la Sorbonne et à l'École du Louvre.

A son décès, il était professeur à l'Université de Montréal.

Comme l'a si bien dit un de ses amis, Éloi était non seulement un érudit, mais il était un homme simple et modeste.

Poète, dramaturge, écrivain, auteur radiophonique et collaborateur à différents journaux, Éloi était tout cela.

C'est dans ses oeuvres qu'il faut chercher son histoire

"L'homme qui n'est pas certain de sa vocation peut se faire homme de robe, homme d'Église, homme d'État tout ce qu'il voudra; mais non un poète". (Wieland)

Parce qu'Éloi était certain de sa vocation, il fut surtout un poète. Par ses oeuvres, il restera vivant pour nous tous.

Éloi fut un homme de lettres, mais il fut surtout un homme de coeur. Il adorait ses amis et savait le leur témoigner, à preuve le titre de frère qu'il se plaisait à leur donner en s'adressant à eux.

En dépit des écueils et des heurts, l'amitié reprenait toujours le premier plan chez lui.

Il a chanté l'amour et Suzanne en fut l'inspiration. On ne pouvait imaginer Éloi sans Suzanne.

Éloi était avant tout un coeur, un coeur qui aimait, qui vibrail, qui souffrait; c'est ce même coeur qui trop tôt cessa de battre, épuisé d'avoir tant aimé.

Éloi, sans sermon, mais par ses actes, nous donna une grande leçon de charité et d'amour du prochain.

*Comme preuve de l'existence de cet amour, il dédicaçait ainsi son dernier volume - **Voyageurs ou Touristes:***

"Dire que je t'aime serait trop peu"

*De tout coeur,
Éloi.*

C'était, en résumé, toute sa raison de vivre, toute sa philosophie de la vie.

Et ce volume, il le terminait ainsi:

"Il est si doux de vivre". Molière l'a dit avant moi.

"En langage de raison, maintenant, j'ose prétendre que le monde, celui-ci au moins, est à nous, malgré les querelles, les accrochages, les guerres. Peut-être que, dans d'autres mondes, lorsque nous aurons passé je ne sais plus trop quel Styx, nous connaissons des voyages de l'âme. ...

Que la terre,

Que la mer,

Que le ciel,

soient, en attendant mieux,

Notre récompense!

Amen".

Que son souvenir reste toujours présent à notre mémoire.

Homélie prononcée en l'église Saint-Germain d'Outremont, par Monsieur le juge Jacques Trahan. Outremont, le vingt-huitième jour de novembre 1970.

Ge
m
m
Ge
tes
pe
tes
Ge
C
de
tes
Q
se
se
P
1

AVANT-PROPOS

Ce journal n'a pas le caractère habituel du journal intime (Montaigne, Delacroix, Maurice et Eugénie de Guérin, André Gide ou Julien Green).

Ce journal n'a pas non plus ce caractère habituel des notes journalières. Je me suis abstenu d'écrire, par exemple: "Aujourd'hui, j'ai perdu mon foulard." Car je sais très bien que, le lendemain, j'aurais été dans l'obligation d'écrire: "Aujourd'hui, j'ai retrouvé mon foulard".

Ce journal est principalement fait d'articles de journaux, de chroniques, de dépêches, d'écrits refusés. (Un journal... des journaux.)

Je donne souvent des dates, des dates de publication. Quiconque a déjà travaillé pour le compte d'un périodique sait que, souvent, il y a loin de la source à l'auberge!

J'ajoute des commentaires. Je modifie des titres qui ne sont pas de moi. Je coupe à droite et à gauche quand l'opération me paraît nécessaire.

Enfin, j'établis volontairement un certain désordre dans les événements, les personnes (désordre dans les person-

nes?) et tout ce qui s'en suit, comme dirait mon ami Henri Deyglun. J'ajoute des écrits où les noms sont déformés lorsque j'ai vécu des événements embêtants pour moi et pour d'autres, lorsque j'ai rencontré des gens qui voulaient bien tout me dire à la condition que je n'en parle pas!

A tous ceux et à toutes celles qui désirent savoir pourquoi j'ai choisi **Vernousser** comme titre de ce journal, je réponds: c'est un souvenir. Un rappel d'une des vieilles expressions de notre paysannerie québécoise pour les gens heureux qui ne renient pas leurs origines.

Dans mon pays, Baie-du-Febvre, faire mille et une choses, se déplacer, voyager, s'aventurer, rouler sa bosse s'expriment par un mot fourre-tout: **Vernousser**.

Ailleurs, dans nos campagnes, j'ai souvent entendu les expressions synonymes: vernaiiller, vernoucher, varnoucher pour traduire ce que Blaise Cendrars appelle **Bourlinguer**.

Entre vernoucher et vernousser, j'ai longtemps hésité. J'ai retenu **Vernousser** à cause de la sonorité de ses deux s doux à mon oreille. **Vernousser** me rappelle aussi deux choses: la couleur des premières feuilles du printemps, le moelleux et le "velouré" de la mousse des bois de Nicolet.

Vernousser c'est ou l'aventure du coureur de bois ou l'imprévu de la "dolce vita".



UN MARAIS DE MERVEILLES... A PARIS

Dans ce Paris que j'aimerai toujours, sans doute parce que j'y ai passé une partie de ma folle jeunesse, un quartier me retient et m'enchanté: le Marais. Il y a longtemps que j'ai renoncé à confondre Paris avec la tour Eiffel!

Essayons d'abord de situer le Marais. Si l'on veut bien ne pas être trop pointilleux sur les frontières, il s'agit du troisième et du quatrième arrondissements de la ville de Paris.

Ensuite, demandera-t-on, pourquoi ce nom? Personne ne verra de marais dans ce coin-là. Tout à fait exact. Pas de marais dans le Marais! Les uns affirment qu'au seizième siècle il y avait là des terrains maraîchers. D'autres répondent qu'il y avait là des terrains marécageux quand la Seine se gonflait. Moi, je dis à mon tour qu'il y a là des splendeurs.

Je dois à Jean Gascon ma découverte du Marais. J'habitais le quartier latin pour montrer que j'étais sérieux dans mes études... Fallait voir! Jean habitait rue de Birague un appartement donnant sur la place des Vosges, une des plus belles places de Paris. Il vivait au-dessus de Victor Hugo! Jean n'ignorait pas non plus que Molière avait vécu là, de même que Corneille. Ajoutons, plus près de nous, Simenon et Hemingway.

La joliesse des noms de rues saute aux yeux dès la première promenade. On les cherche, on veut absolument les trouver. Où sont-elles donc, ces rues? Je cite ici quelques exemples, mais le voyageur en trouvera de lui-même beaucoup d'autres. Le fait de les découvrir est en soi un plaisir merveilleux: la rue du Pont aux Choux, la rue des Quatre Fils, la rue du Pas de la Mule (ma préférée), la rue du Plâtre, la rue Portefoin, la rue de la Perle, la rue du Petit Musc.

J'ai noté quelques autres noms: la rue Payenne, la rue Pastourelle, la rue aux Ours, la rue des Lions, la rue du Fauconnier, la rue Charlot (mon héros Chaplin), la rue au Maire (tiens!), la rue Barbette, la rue des Arquebusiers, la rue de la Verrerie, la rue des Filles du Calvaire et enfin celle-ci qui me fait toujours sourire, sans doute à cause de son assonance étrange, la rue du Bourg Tibourg.

Le Marais est célèbre pour ses hôtels particuliers, sans doute les plus beaux de France. Il faut les trouver: là reposent tous les plaisirs et toutes les difficultés. Je veux bien donner quelques renseignements, mais je ne veux pas tout dire. Je gâterais, pour plusieurs, le plaisir de la découverte. Une jolie femme ne s'abandonne pas entièrement le premier jour. C'est pareil!

Ce que l'on retient de ces lieux enchanteurs et presque saints, c'est l'image d'un passé plein de vigueur. Un marais! Oh non! Une santé formidable et je n'entrerais pas dans les détails! L'hôtel Carnavalet est tout à fait classique. Il importe non seulement de le citer mais de le visiter. Carnavalet est à présent un musée, le musée de la vie de Paris. Je vous assure qu'on ne s'y ennue pas un seul instant. J'ai cherché les origines de ce "Carnavalet" qui fait un peu songer au carnaval pour enfants en bas âge . . . Une certaine madame de Kernevenoy a été propriétaire de cet hôtel magnifique et les Parisiens, coquins ils le sont, ont déformé le nom de la dame. Conséquence: depuis ce jour, on dit Carnavalet.

Les plus beaux hôtels particuliers (soit dit sans ordre) l'hôtel de Sully, où l'on verra une Aphrodite-Vénus d'une grande beauté, l'hôtel de Rohan-Soubise, l'hôtel du maréchal d'Albret, quelques vestiges de l'hôtel des Archevêques de Sens, l'hôtel d'Aumont, et toujours la merveilleuse présence d'un génie: Mansart.

(13 avril 1968)

HUN
VIO
DE

A Pa
te. n'è
donne
comme
de mo
pettes
te op
orchid
voir
coeur

La

C'

situé

C'

La

ras

res.

2.

HUMBLES VIOLETTES DE PARME

A Parme, je n'ai pas vu de violettes de Parme. Sans doute, n'était-ce point la saison. La violette, plante herbacée, donne une fleur "nettement zygomorphe" qui se nomme, comme par hasard, la violette! Par ailleurs, en voyage de noce, à Paris, j'avais déjà offert un bouquet de violettes de Parme à mon épouse légitime. Je dis tout de suite que ce sont d'humbles fleurs. . . Ce ne sont pas des orchidées "plantes monocotylédones et tuberculeuses" (voir Littré). Les violettes de Parme sont des cris du coeur.

La ville de Parme est aussi un cri du coeur.

C'est la ville d'Arturo Toscanini. Sa maison natale est située au numéro 13, de la rue R. Tanzi.

C'est la ville de Giuseppe Verdi. On se souviendra de *La Traviata*, d'*Aïda*, le plus spectaculaire de tous les opéras connus, et de combien d'autres toujours très populaires. Verdi n'est pas né à Parme, mais à Roncole, tou-

jours dans la province de Parme. On peut visiter la maison du grand compositeur, mais il est important de s'entendre au préalable avec un guide sérieux, car la maison est toujours habitée par les descendants du maître.

C'est la ville de Giovanni Battista Bodoni, que tous les imprimeurs du monde connaissent. Il inventa le fameux caractère d'imprimerie qui porte son nom. Là, j'ai l'impression (du verbe imprimer) de faire plaisir à tous les imprimeurs, puisque ce sont eux qui font vivre tous les journalistes et tous les écrivains. Sans eux nous ne serions rien! Bodoni ne naquit pas exactement à Parme, mais plutôt à Saluces (en italien Saluzzo, petite ville du Piémont dont il faudra parler un jour). Bodoni devint un homme de Parme le jour où il devint directeur de l'imprimerie du grand-duc de Parme. Ses caractères romains sont célèbres (143 types) et ils sont admirables.

C'est un peu, aussi, la ville de Niccolo Paganini, dont la technique du violon n'a probablement jamais été dépassée; à Parme, on verra son tombeau au cimetière de la Villetta.

C'est la ville de tant d'autres grands hommes que le visiteur ne saurait être déçu.

* * *

Je fais ici un bref entr'acte ou entracte (je ne veux pas me fâcher ni avec Larousse ni avec Littré qui ne sont pas d'accord sur l'écriture de ce mot!) pour dire aux musiciens et aux mélomanes qui auraient l'intention de visiter la Villa Verdi, toute remplie de souvenirs, d'écrire au docteur Alberto Carrara Verdi. En principe, la Villa Verdi, que le Maestro fit construire en 1849 et où il composa quelques-uns de ses plus grands ouvrages, est ouver-

te au public depuis le premier de juin jusqu'à la fin d'octobre. L'entrée n'est pas gratuite.

* * *

Parme, dont la population est de 167 200 habitants en ce moment, fut fondée en l'an 183 avant Jésus-Christ. Au moyen âge, la ville est prospère. On peut attribuer cette prospérité au fait que la ville ou la cité de Parme a une situation géographique exceptionnelle. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur la carte du pays pour s'en convaincre. Sautons les époques: au seizième siècle, les Farnèse, famille souveraine à Parme et amie de la papauté; au dix-huitième siècle, les Bourbons. Fin du dix-huitième et début du dix-neuvième, Marie-Louise d'Autriche.

Total: un ensemble prodigieux d'oeuvres d'art. En premier lieu, le grand peintre de Parme, le Corrège. Antonio Allegri, n'est pas né à Parme. Il est né à Correggio vers 1489 et il a tiré de sa ville natale son nom d'artiste. Là-bas, on l'appelle le "divin" Corrège et je ne pense pas que l'expression soit abusive.

Dans l'ordre de vos affections, ne pas manquer, à Parme, la cathédrale, dont l'architecture romane est tout à fait hors de l'ordinaire, ni le Baptistère, tout près. Ce Baptistère a été construit en 1196 par Benedetto Antelami et le monde entier le reconnaît comme le plus beau monument de l'architecture romane septentrionale.

Je pourrais parler de Parme pendant des heures! Mon intention n'est pas d'abuser de votre patience. Tout de même, il faut que je parle du parmesan, ce fromage de grande réputation et de conservation facile. Parme et parme-

san, chacun a saisi! Ce fromage possède de grandes qualités, dont la principale est la conservation. En effet, bien fait, le parmesan est bien fait pour longtemps. Maturation: environ quatre ans. Ce parmesan, qui a une santé du tonnerre, garde sa grande forme pendant au moins vingt ans . . . Faisons de même, faisons comme à Parme.

Souvenons-nous de la chanson de Jean Anouilh:

"Deux sous de violettes. . ."

(21 mars 1970)

3.

VOYAGER A L'ÉTRANGER DANS...MONTREAL

Nous pouvons aussi demeurer dans nos villes et voyager l'étranger. Quel exercice salubre pour le corps et l'esprit! Je prends l'exemple de la rue Sainte-Catherine. Rue de grands et de petits commerçants, rue des arts du spectacle, rue de toutes celles que nous fêtons aujourd'hui, l'abeille, la midinette, l'adorable petite ouvrière, qui coiffent" la Sainte-Catherine.

Un 25 novembre est toujours une grande fête, et point triste du tout. Là, je commence à penser que la sainte que nous fêtons est Catherine d'Alexandrie, vierge et martyre. Le célèbre tableau de Van Eyck, qui est au musée de Bruxelles, la représente, pour ainsi dire, enceinte. Les experts jugeront.

Qui était-elle? Elle était née à Alexandrie, cela va de soi. La légende nous propose ceci: l'enfant Jésus lui apparut, porté par sa mère, et lui remit immédiatement l'an-

neau des fiançailles. Elle subit le martyre sous Maximin. Son corps fut porté par les anges sur le mont Sinäi (vers l'an 300).

Rue Sainte-Catherine, on pense peu à Catherine d'Alexandrie. Son histoire n'est pas absolument claire. Pourtant, on devrait réfléchir, car elle est la patronne des philosophes! Elle est aussi la patronne des jeunes filles, de toutes nos catherinettes qui sont en fête en ce moment. Et qui peut-être demain. . .

Personne ne sait pourquoi la rue Sainte-Catherine s'appelle la rue Sainte-Catherine! Autrefois, elle portait le nom de rue Saint-Jacques. Un historien nous apprend que le changement se situe entre les années 1801 et 1817. La suite est obscure. Monsieur E.-Z. Massicotte, historien sans reproche, déclare que "les Soeurs de la Congrégation possédaient à la montagne un couvent et le chemin qui y conduisait portait le nom de Sainte-Catherine". La suite des explications ne pourrait être que fantaisies pour l'instant.

Il y a d'autres Catherine. Quelques-unes ne sont pas saintes. Catherine de Courtenay, impératrice latine d'Orient. Sa fille Catherine, intéressante également, épousa Philippe II, à la suite de combinaisons savantes. Catherine de Médicis a laissé un nom, cela est indéniable. Catherine de France, fille du roi Charles VI, fut reine d'Angleterre, ce qui donne à réfléchir. . . La Grande Catherine n'en parlons pas! Cette impératrice russe, princesse allemande, avait été élevée à la française! De là à donner son nom à notre rue Sainte-Catherine, il n'y a qu'un pas. Du point de vue des dates, on pourrait s'arranger!

Continuons au royaume des saintes, dans l'espoir de trouver une explication. Sainte Catherine Labouré voyait apparaître une "médaille miraculeuse". Elle fut canonisée

récemment. Sainte Catherine de Bologne: "Elle écrivit un livre sur ses révélations et ses extases". Sainte Catherine de Sienne (extases, révélations, mariage mystique, stigmates, vie publique importante). Catherine, un nom si joli. Pensez, par exemple, à Catherine Bégin. Quelle comédienne! Moi, simple auteur, je l'ai toujours admirée. Et quand on marche rue Sainte-Catherine, et que l'on voit nos quatre grands théâtres, si près l'un de l'autre, si frères, si champions, on se dit que le théâtre Wilfrid-Pelletier, la Comédie Canadienne, le Théâtre Port-Royal et le Théâtre Maisonneuve ont bien raison de se serrer la main.

La Sainte-Catherine nous conduirait, bien, dans tous les magasins où notre pays et l'étranger sont également présents. Les magasins nous offrent le monde (surtout à nos femmes!), il faut bien le dire, mais que vive une rue Sainte-Catherine aussi riche, aussi surprenante, aussi digne du maire Drapeau!

D'ailleurs le voyageur professionnel que je suis avait envie de lui écrire un petit mot. Amitiés.

(25 novembre 1967)

VOYAGER, C'EST . . .

*QUITTER EN VITESSE TOUS
SES ENNEMIS.*

4.

EN AVANT SUR LA ROUTE DU GÉNÉRAL

La visite au Québec du général de Gaulle nous aura fait redécouvrir la route numéro deux! Quand nous allons dans la vieille capitale, le plus simple et le plus expéditif, c'est de choisir l'autoroute ou l'avion. Mais, pour le rêve, pour la flânerie de l'automobiliste point trop pressé, pour tous nos souvenirs historiques, la route numéro deux a bien du charme.

J'en suis venu à cette philosophie toute simplette: voyager, c'est aller d'un lieu à un autre lieu, ce dernier étant généralement éloigné. Et c'est aussi profiter des agréments qu'on peut rencontrer au cours du voyage; il y aura des agréments pour le coeur, pour l'esprit, pour les muscles, pour l'estomac . . . et je ne sais plus combien d'autres. Le voyageur moderne n'accepte plus de voyager comme un colis.

Le train demeurera toujours un excellent moyen de transport. Il a des rails! Les avions, les autos et les bateaux n'en ont pas!

Pour contrarier les desseins du général, prenons la route en sens contraire et nous quittons Montréal, ville magnifique. Dans le port, les silos à grains ont une "capacité de 22 300 000 tonnes". L'embêtement c'est que leur dite capacité bouche la vue du Saint-Laurent, un des plus beaux fleuves du monde.

Attention! L'automobiliste doit quitter Montréal par Montréal-Est. La réputation de cette ville nouvelle (1910) tient surtout à une certaine odeur qui émane des raffineries de pétrole. Oubliez cela en pensant que c'est une ville très importante pour notre pays. Filez à Pointe-aux-Trembles. On oublie trop souvent que le premier établissement de Pointe-aux-Trembles remonte à environ trois siècles. Le sanctuaire de la Réparation, "affilié" au Sacré-Coeur de Montmartre à Paris, est un lieu de pèlerinage; il mérite qu'on s'y arrête.

Il faut s'arrêter également à l'église paroissiale de Repentigny (1725), où l'on trouve des oeuvres de Liébert et de Laurent Amyot. Il faut aussi se souvenir d'un véritable personnage de notre histoire: Agathe Le Gardeur (de Saint-Père) de Repentigny. Femme énergique (elle est née le 27 février 1657, époque où toutes les femmes étaient énergiques), et surtout femme imaginative, femme travailleuse, femme d'affaires. Une partie de sa famille avait été bêtement tuée par les Iroquois: par ailleurs, le pays manquait de draps, d'étoffes. Elle invente des façons de tisser et de teindre en utilisant ce qu'elle avait sous la main, et cela va de l'écorce aux orties. On dit que

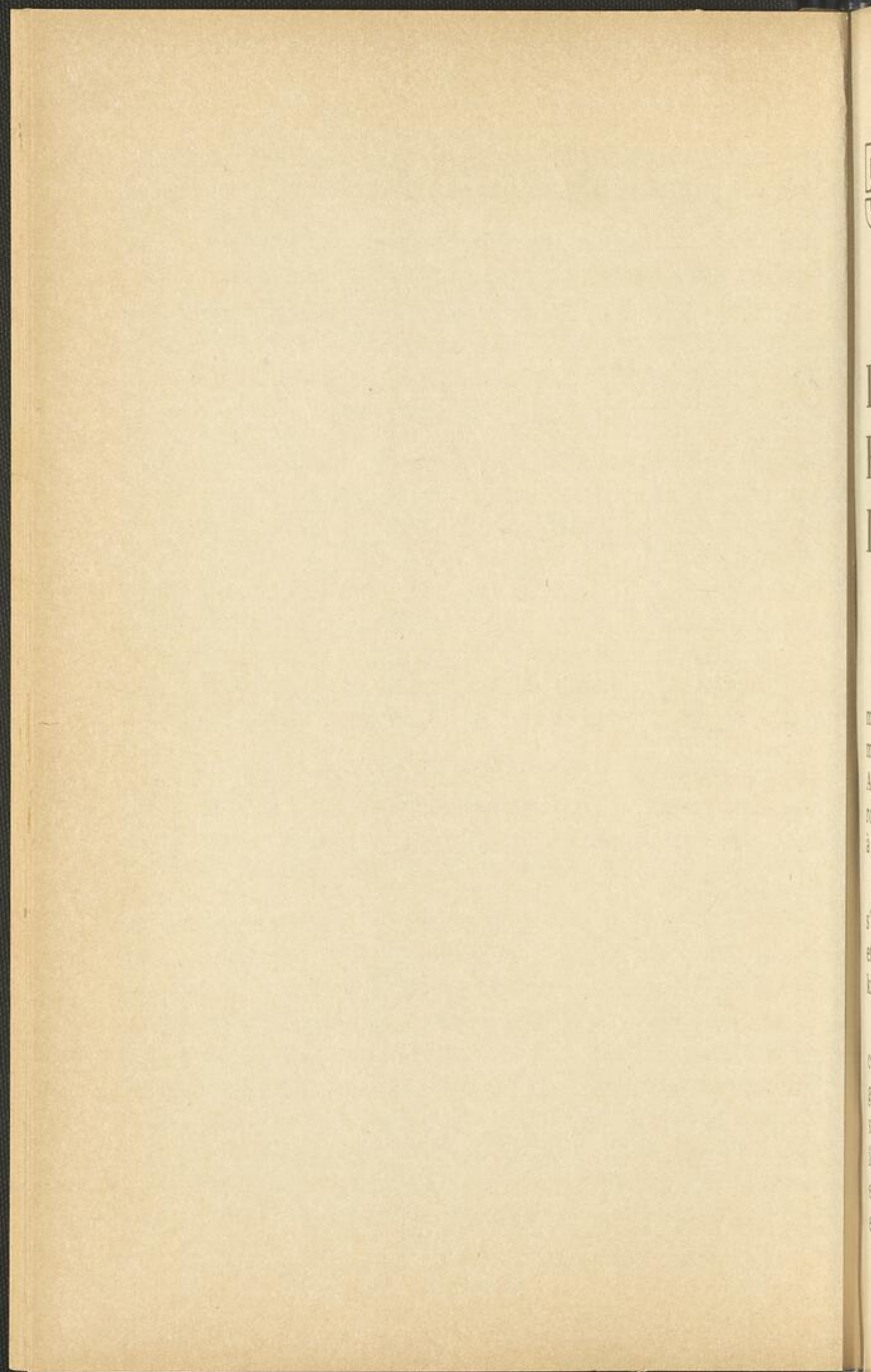
son "usine" produisait cent vingt aunes de tissu par jour. Ô les admirables femmes de chez nous!

Un arrêt à l'église de Saint-Sulpice pour admirer les oeuvres des frères Levasseur, et tout de suite après vous voici à Lanoraie où j'ai toujours été impressionné par notre immense pépinière provinciale qui donne huit millions d'arbres par an.

Il faut voir Berthierville. Son site est très altier. Cet Alexandre Berthier était capitaine au régiment de Carignan et il n'hésita pas à donner son nom au fief qu'il avait acheté au sieur de Randin. Par la suite, il épousa Marie Le Gardeur de Tilly et reçut de Louis XIV la seigneurie de Bellechasse. Les Presbytériens ont construit à Berthierville la première église "pas catholique" du Bas-Canada. On me donne renseignements de tous côtés. Exemple: Jean-Baptiste Faribault est un enfant de la paroisse. Qui est-il? Il est le fondateur de Kankakee, dans l'Illinois.

Je dis toujours, à tous les jeunes que je rencontre, que l'une des vertus d'un bon voyageur est la curiosité. Oh! Que j'aimerais connaître le rôle de la famille Cuthbert à Berthierville! Nous continuerons sur la route de Berthier et du général!

(9 septembre 1967)



5.

LA PETITE HISTOIRE ET LA ROUTE DU GÉNÉRAL

Notre route numéro deux, dite Chemin du Roy, est tellement riche en souvenirs et le général de Gaulle est tellement grand qu'il m'a fallu les couper en deux! En trois! Après l'entracte, voici donc la deuxième partie de notre route que je fais, sans ovations et sans petits drapeaux, à l'envers du général.

En quittant Berthier, les amateurs de pêche peuvent s'arrêter à Maskinongé. Ce nom est d'origine algonquienne et il fait rêver à un brochet de grande taille, le "mask kinogé". Très beau relais, depuis toujours.

A Louiseville, on se demande. . . oui. . . mais. . . qui est cette Louise? Louise était l'épouse du Marquis de Lorne, gouverneur-général du Canada à la fin du dix-neuvième siècle. En route vers Québec, un soir, il s'arrêta en ces lieux et ce devint Louiseville! Petites causes. . . grands effets! On dit "l'hôtesse de la Mauricie" et c'est vrai. On est toujours très bien reçu à Louiseville.

Il paraît que nous aurons bientôt un hymne national officiel: "O Canada". Le bruit court en attendant la musique! Un musicien de Louiseville, Ernest Gagnon, suggérera le premier vers au poète (?) et juge Routhier. Calixa Lavallée fit le reste.

Yamachiche, presque en face de chez moi puisque je suis né à Baie-du-Febvre, fait l'orgueil de tous les riverains du lac Saint-Pierre. Yamachiche est un nom indien. Je ne suis pas Indien, mais souvent je suis allé à Yamachiche à bord de mon canot, tout seul. Il faut de la vigueur dans les épaules pour manoeuvrer l'aviron aussi longtemps. La jeunesse! Je ne le ferais plus aujourd'hui. A Yamachiche, pensez au poète Nérée Beauchemin (sa maison est au 711, de la rue Sainte-Anne).

Pointe-du-Lac rappelle tout de suite à nos mémoires le souvenir du seigneur René Godfroy de Tonnancour, dont le manoir existe toujours. Il sert de presbytère. Il a été construit en 1737.

Pour bien aimer Trois-Rivières, il faudrait tout d'abord lire les travaux de l'excellent historien Raymond Douville. Je profite de l'occasion pour lui rendre hommage. Il m'a appris tant de choses sur le coin de pays que j'aime le plus au monde, le mien. Ville industrielle, (coeur de la Mauricie travailleuse), c'est grâce à elle que vous lisez votre journal tous les jours. . . Sa production de papier est de deux millions de tonnes par année. A Trois-Rivières, il faut flâner, à pied, dans le quartier historique, le centre, et l'on découvre alors que la rue des Ursulines est bien jolie, entre autres.

Voici maintenant un certain nombre d'arrêts qui s'imposent au voyageur qui n'est pas pressé par le temps.

1- Cap-de-la-Madeleine. Je ne parlerai pas de la basilique ni du sanctuaire, car cette histoire est très longue, mais d'une maison ancienne qui est peut-être la plus vieille maison de notre pays. Je l'ai vue, il y a une dizaine d'années, rue Notre-Dame. Magnifique ! Sa construction remonte à 1651.

2- Champlain. Une visite à l'église s'impose. Nombreux objets d'art. Une plaque, à la mémoire de Samuel de Champlain, a été offerte par monsieur Wicksteed. La ville est très plaisante.

3- Batiscan. Nom algonquin. Le chef était un ami de Champlain. Il se nommait "Pakistam" . . . Le ministère du Tourisme est logé dans une belle maison ancienne. Il est recommandé de s'y arrêter pour obtenir toutes sortes de renseignements précieux.

4- Sainte-Anne-de-la-Pérade. Ville sportive. Ville de carnaval. "Capitale des petits poissons des chenaux" (microgadus tomcod). Si vous êtes curieux, vous y trouverez de très belles maisons anciennes. L'histoire nous apprend que le seigneur du lieu épousa la célèbre "héroïne" Marie-Madeleine Jarret de Verchères qui, à quatorze ans, repoussa une bande d'Iroquois. L'église de Rome ne parle pas encore de canoniser la charmante Madeleine ! J'en ai déjà parlé plus longuement dans le volet **Je n'aurais jamais cru.**

(14 octobre 1967)

VOYAGER, C'EST . . .

*PARTIR, EN TOUT OU EN PARTIE,
VERS D'AUTRES TOUTS OU D'AUTRES
PARTIES PRÉCIEUSES.*

6.

L'ÎLE DE CRÈTE ET DE LA CIVILISATION

Le prochain de mes voyages, j'avais l'intention bien arrêtée de le faire à Lambaréné. J'ai toujours eu la plus grande admiration pour le docteur Schweitzer (Prix Nobel de la Paix en 1952) et pour son oeuvre apostolique. Fâcheuse situation, monsieur Pearson (Prix Nobel de la Paix en 1957) a rompu les relations entre le Canada et le Gabon. Nous sommes en guerre sèche! Loin de moi la pensée d'entrer en guerre contre monsieur Pearson, qui d'ailleurs est un ancien militaire. Comme disait un humoriste de mes amis, de toute façon c'est Ottawa qui a les fusils... alors!

Je retournerai plutôt dans une île de notre antique et chère civilisation, en Crète. L'histoire crétoise nous oblige à remonter aux alentours de 5 000 ans avant Jésus-Christ. Un rien! Autrement dit, cette civilisation se situe entre celle de l'Égypte et celle de la Grèce. La mythologie nous enseigne que Zeus est né dans cette petite île. Alors, vous pensez! Nom de Zeus!

Nous n'allons pas nous quereller sur l'orthographe française des noms crétois. Il y a au moins trois ou quatre façons d'écrire le même mot. Prenons Cnossos. Est-ce Cnossos, Knossos ou Knôsos? Seul un bon guide vous le dira et vous conduira là où vous désirez vous instruire. A propos de guide, j'ose affirmer qu'il est pratiquement impossible de visiter l'île sans le secours d'une personne avisée. Souvent les guides sont des diplômés de grandes écoles d'archéologie, d'anthropologie ou d'histoire. (J'avais une jeune fille nommée Nana qui était un puits de science et qui arborait un très joli sourire).

Vous venez par Athènes. Tous les moyens de transport sont excellents (air ou mer). Moi, je préfère le bateau parce que l'arrivée dans l'île présente tout un spectacle. Les remparts vénitiens et le port vénitien lui-même sont encore admirables de majesté.

Héraklion est le port d'arrivée le plus commode. Héraklion se nomme aussi Candie. Vous êtes sur la côte nord de la Crète. Ville importante. Population: disons 65 000 habitants. En plus de l'influence vénitienne, on notera l'influence arabe et surtout on découvrira les Crétois. Ce sont des types magnifiques, costauds, passionnés, mais (attention!) bagarreurs. L'aspect extérieur de cette ville, qui est en somme la capitale de la Crète, n'offre pas un intérêt fou. Sauf qu'il y a le musée. A ne pas manquer. Tout un art étrange et beau s'y trouve représenté. Saluez de ma part cette oeuvre minoenne incomparable qu'on appelle "La Parisienne". Une Parisienne en Crète, c'est drôle, non? On vous expliquera tout là-bas.

Cependant, c'est à Cnossos qu'on peut imaginer la splendeur des temps de Minos. Déjà le musée archéologique d'Héraklion vous aura donné un avant-goût de ce qui vous attend à Cnossos.

En me souvenant de Cnossos, je ne puis résister à l'envie de vous raconter un petit fait vécu. Il y a toujours, en croisière, un être exceptionnel: érudit, docte, lettré, calé. Cette personne savante ne tarde généralement pas, d'ailleurs, à se présenter comme telle.

Elle terrorise, elle s'incruste, vrai pot de colle. La solution idéale: la fuite en Égypte ou ailleurs. Croyez mon expérience de vieux loup de mer. Or à Cnossos, nous avions parmi nous Pic de la Mirandole, réincarné. Sa voix perçante et agaçante horripilait. Ce génie savait tout: les noms, les personnes, les dates; elle reprenait, sans retenue, nos guides officiels. Ses interpellations étaient à la fois idiotes et insupportables. Que de beaux jurons, bien de chez nous, se sont étranglés dans mes cordes vocales!

En abordant le Palais de Cnossos, Nana prudente, sage et sans doute, éprouvée dans le passé, nous explique très clairement, à haute et intelligible voix: "Notre visite ici va débiter par le labyrinthe que Dédale a construit sur l'ordre de Minos. C'est là que le Minotaure était enfermé." En riant, elle ajoute: "Personne parmi vous ne se nomme Thésée, que je sache? Je vous préviens amicalement que j'ai oublié, chez moi, mon fil d'Ariane. En conséquence, je vous en prie, ne me quittez pas d'une semelle. Vous risquez de vous perdre. Moi, si je perds un de "mes pèlerins", je risque de perdre mon emploi. C'est compris?"

La visite débute, nous sommes de vrais moutons de Panurge. Le groupe est détendu, souriant et blagueur. Pour-quoi? Quatre heures plus tard on visite l'admirable théâtre minoen, on s'attarde à observer les deux volées de gradins construits en équerre. Comme Nana s'apprête à donner les explications, on entend des cris déchirants, des appels au secours. L'émotion nous gagne. Je dis à Suzanne: "Ça

y est, la visite est réussie, le Minotaure est revenu pour nous faire une faveur."

Oh! que non! Dans les galeries inextricables du dédale, Pic de la Mirandole s'était égaré. . . Notre fofolle avait décidé de poursuivre sa visite seule, munie uniquement de son Guide Bleu. Ou c'est insuffisant ou elle ne sait pas lire. Le visage ravagé par les larmes, les yeux exorbités par l'angoisse, on la retrouvait. Un grand malheur!

Pour sortir du labyrinthe, elle avait suivi un groupe de Tchécoslovaques. Elle ne connaissait pas leur langue. Ces aimables gens d'Europe centrale n'ont jamais pu apprécier leur bonne fortune: ils ne parlaient pas un traître mot de français. La morale: l'ignorance a parfois ses bons côtés!

Maintenant, soyons sérieux et sans plus tarder, nous allons retirer notre chapeau devant un Anglais. Cela ne nous arrive pas tellement souvent! Cet homme avait du génie. Quelle science et quel instinct le poussèrent vers Cnossos où il découvrit ce qui n'est rien moins qu'une civilisation? Le voyageur moderne peut admirer depuis des années les fruits de ses recherches. Mais nous ne saurons jamais rien des motifs profonds d'agir de cet homme si merveilleusement inspiré: Sir Arthur John Evans.

Evans se passionnait pour les pièces de monnaie et cela le conduisit à la découverte de la civilisation crétoise. Nous savons maintenant que, dès l'époque néolithique, la Crète jouait un grand rôle dans notre vaste monde. Ce n'est pourtant qu'une toute petite île. Nous y allons avec cette joie d'ouvrir les yeux sur un monde inconnu et, cela, c'est la joie de tous les voyageurs du monde entier.

Ajoutez à cette petite histoire crétoise une ballade vers Phaestos. En route, vous verrez le mont Ida (joli nom de femme) où naquit, dit-on, le dieu suprême: Zeus.

(27 avril 1968)

7.

LA FLORIDE : DE BIMINI AU BIKINI!

Juan Ponce de Léon, illustre conquistador espagnol, n'avait en tête, en ce 27 mars 1513, que la découverte de la fabuleuse fontaine de Jouvence. Cette fontaine était introuvable. Un James Bond de ce temps-là apprit à Juan que la fontaine de Jouvence se trouvait à Bimini. Le Juan partit, toutes voiles dehors. Dieu qu'il était content! Il avait découvert la source de la jeunesse éternelle. Explication: Bimini des Indiens, c'était la Floride. Les Indiens avaient attiré Juan Ponce de Léon vers un des coins les plus enchanteurs et les plus ensoleillés du monde. Gaspilleur, comme ils le sont tous, le conquistador n'a pas su le conserver. Pourtant, quel beau coin!

Le bikini, lui, est venu beaucoup plus tard, ce qui n'empêche pas un homme normal de "reluquer". . . surtout quand ce bikini est porté par les jolies femmes que nous admirons. Le condiment de la beauté reposante des plages, c'est le bikini de Bimini. Je vais tenter de tout expliquer.

1- Jouvence vient du vieux mot français "jouvente" et sans doute du latin "juventa". Tout cela veut dire "jeunesse". Les Indiens parlaient d'une fontaine de Jouvence, qui était Bimini.

Nous, nous parlons d'une fontaine de Jouvence et nous pensons au bikini! Taisons-nous. Vient maintenant le monokini, et peut-être devons-nous craindre d'autres effronteries...?

2- Ceci dit, le problème de la fameuse fontaine de Jouvence n'est pas entièrement réglé. Tous les voyageurs graves auront intérêt à creuser la question, de près. La fontaine de Jouvence se trouve un peu partout dans le monde et elle se trouve dans le coeur de tous les hommes d'un âge certain.

Exemple: en Italie, une nymphe, par le don de Jupiter, fut changée en fontaine. . . et l'on attribua à ses eaux la vertu de rajeunir! En d'autres lieux, je n'en parle même pas.

J'ai fait la petite blague suivante à mon ami Jean Rafa:
— Alors, vous partez pour Bimini?

Jean Rafa me regarda droit dans les yeux. Il n'aime pas les plaisanteries géographiques. Il aime rire, mais il n'aime pas l'inquiétude. Voyons! Il pose des questions. Et premièrement à lui-même. Bimini. . . qu'est-ce? Jean Rafa a beaucoup voyagé. Il a navigué sur toutes les mers du monde. S'il ne connaît pas Bimini, c'est que Bimini n'existe pas. . .

— Jean. . . mon vieux frère. . . Bimini. . . c'est la Floride. . . c'est la fontaine de Jouvence. . . dont vous avez tellement besoin!

Alors, Jean Rafa se tourna vers moi, l'oeil menaçant. A son tour, il me proposa un jeu. (Il n'aime pas les pièges). Bien sûr. Allons-y. ("Allons-y" revient toujours dans la conversation d'un vrai voyageur!)

Jean me demande quelle est la capitale de la Floride. Je réponds bêtement que c'est Miami. Jean me dit que c'est Tallahassee. . . Je réplique que j'en ai assez.

Il y a des choses passionnantes dans cette Floride mirifique. Il y en a pour tous les goûts. Les touristes aiment le beau temps, la chaleur et les plages. Ils ont bien raison. Le golfe du Mexique et l'océan Atlantique ont des attraits irrésistibles.

Je m'abstiens, pour ma part, de parler de plages, de bronzages, de pêches miraculeuses, de marsouins savants, d'oranges, de citrons et de pamplemousses, de courses de chiens et de chevaux, des oiseaux rares et des perroquets dressés, (j'en vois trop dans ma vie de tous les jours. . .).

Éternel voyageur, je préfère aller me recueillir dans des lieux qui charmeront mon esprit et mon coeur. Alors, je vous dis simplement qu'il ne faut pas oublier la maison d'Ernest Hemingway à Key West, ni le musée souriant du Cirque Ringling à Sarasota, ni le "diorama" construit à la mémoire de Stephen Foster, le vrai troubadour des États-Unis (vous souvenez-vous de "Oh! Suzanna!" et de "Swanee River" ou encore de "Beautiful Dreamer"?) qui est mort pauvre, cousu de dettes après avoir écrit 190 chansons.

Mais il y a davantage. L'histoire de la Floride est passionnante. Je le dis tout de suite: l'aventure de Juan Ponce

de Léon ne fut pas un succès. Les Indiens de là-bas n'entendent pas à rire et Juan perdit la vie à Cuba en juin 1521.

Je retiendrai tout de même un détail: si la Floride se nomme encore la Floride, c'est parce que Juan Ponce de Léon s'y posa le jour de Pâques (Pascua Florida).

On rapporte que Juan débarqua à l'endroit et lieu nommés, de nos jours, Sainte-Augustine. Augustine est un nom qui fait chaud au coeur et au corps. Au début du dix-neuvième siècle, Augustine était une chaufferette animée par une lampe à esprit-de-vin. Ce sont là des faits qui donnent à réfléchir surtout en Floride!

(28 octobre 1967)

CUNARD FAIT SES ADIEUX A NOS VOYAGEURS

Nous avons depuis longtemps un certain attachement pour cette compagnie dont les paquebots remontaient le Saint-Laurent joyeusement. Non seulement nous étions heureux de voir passer les beaux bâtiments de la Cunard, mais nous n'avions pas oublié que Sir Samuel Cunard naquit au Canada. Né à Halifax le 21 novembre 1787, il est mort à Londres le 28 avril 1865. Samuel était fils d'Abraham Cunard, loyaliste de la Pennsylvanie, et de Margaret Murphy, loyaliste également, de la Caroline du Sud. Le père de Samuel était maître charpentier. Sans doute est-ce pour cette raison que les premiers vaisseaux de bois de Samuel résistèrent à tous les mauvais temps!

La rupture de cette liaison Montréal-Europe est d'autant plus cruelle qu'elle durait depuis 127 ans. Cette rupture révèle également que la compagnie Cunard traverse des difficultés sérieuses. Le paquebot "Queen Mary" vient d'être vendu et il servira d'hôtel en Californie. Le "Queen

Elizabeth", orgueil de la marine marchande anglaise, puisqu'il est le plus gros paquebot du monde, sera mis en vente l'an prochain. Enfin, il a fallu se décider à vendre le "Caronia", le "Carinthia" et le "Sylvania", tous paquebots très agréables. Nous ne les verrons plus sur le Saint-Laurent et cela est regrettable. Ces changements s'expliqueraient par les difficultés financières de l'entreprise. Mais, pour les Anglais, qui vivent dans l'île, la nouvelle est encore plus terrible.

Très jeune, Samuel Cunard montrait une singulière aptitude pour les affaires. Il s'intéressait aux opérations bancaires, il était armateur de navires, il avait un oeil sur le fer, sur le bois et sur le charbon. Rien ne lui échappait! Il devint riche très rapidement. Disons que vers la quarantaine, Samuel était un peu plus que millionnaire et que son transport de joie ne faisait que commencer! Samuel transporta beaucoup de choses et beaucoup de gens, pas des moindres.

La Cunard a tout d'abord porté le nom de: "The British and North America Royal Mail Steam Packet Company". . . De nos jours, on écrirait en première page des journaux: la TBANARMSPC! (Les moeurs journalistiques ont changé). Les premiers bateaux (quatre) ont été construits en Écosse, aux chantiers de Clyde. Le voyage inaugural du "Britannia", départ à Liverpool et direction Boston, remonte au 4 juillet de 1840. Voyage très rapide: 14 jours et 8 heures! Un record pour ce temps-là.

Si l'on parle de records, il faut parler du "Scotia", très rapide également, et du "Great Eastern". Ils maintenaient des vitesses de 15 noeuds. Toutes les performances atlantiques furent écrabouillées. De New York à Liverpool: 8 jours et 22 heures. La compagnie Cunard avait

une autre qualité que la rapidité de son service, que l'excellence de son personnel (tout Anglais est un peu marin), que la beauté de ses paquebots: la Cunard construisait beaucoup. Dès 1875, par exemple, la Cunard avait construit 122 vapeurs.

Le Canadien qui menait cette flotte à un si bon port financier pouvait être fier. Il pouvait être fier de son "Servia", lancé, je pense, en 1880. Ce paquebot fut le plus rapide de son temps, le plus grand aussi. Vitesse moyenne: 17 noeuds. Premier paquebot de la Cunard en acier, premier électrifié.

L'histoire de cette célèbre compagnie de navigation est longue, ses traditions sont plus qu'honorables; que ses affaires soient mauvaises est une triste nouvelle pour tous les voyageurs.

1915. On se souvient de la perte du "Lusitania", coulé par les Allemands. Un des coups durs de la guerre.

1928. On se souvient du "Mauretania", le paquebot le plus beau et le plus rapide du monde (la traversée de l'Atlantique en 5 jours). La vitesse joue un rôle déterminant.

Sans doute se souvient-on aussi du "passage" de la White Line à la Cunard après l'accident du "Titanic".

L'espoir est toujours devant nous. La Cunard lancera bientôt une nouvelle merveille, le "Queen Elizabeth II". J'y serai et je vous parlerai de la traversée inaugurale. Ce ne sera pas un chant du cygne, mais le dernier cri de la construction navale.

(4 novembre 1967).

VOYAGER, C'EST . . .

*A CERTAINES HEURES DU JOUR OU
DE LA NUIT "AVOIR SON VOYAGE".*

9.

“ABEGWEIT”, NOTRE ÎLE DE BEAUTÉ

Que je vous dise tout de suite que ce mot, “Abegweit”, est d’origine indienne et qu’il signifie, à peu près, “quelque chose qui repose sur les vagues”. Cette île, quand ils en faisaient leur demeure, les Indiens l’appelaient aussi “Minetoo”: l’Île. Quelle île? Notre Île-du-Prince-Édouard.

Les historiens voulaient bien savoir quel fut le premier Européen à mettre un pied dans l’Île-du-Prince-Édouard. Ce sont tous de petits curieux! Cabot, selon toute vraisemblance, et sous Henri VII, lors de son premier voyage (1497) aurait reconnu l’île, mais . . . Attention! On se serait trompé ou il se serait trompé! Il s’agirait d’une autre île au large de la Nouvelle-Écosse. Quand on parle de Jacques Cartier (1534), les renseignements sont plus sérieux. Les historiens, cependant, laissent entendre qu’il ne s’est pas rendu compte que c’était une île!

Ne discutons pas de la valeur des grands marins de l’histoire. Disons simplement que Champlain (1604), en

dressant sa carte géographique, s'est rendu compte, lui, que c'était une île! Cette découverte prend de nos jours une certaine importance touristique et nous allons en parler.

Pour ceux qui ne le sauraient pas, cette île est une des plus belles qui soient au monde. Comment s'y rendre? Le train, l'autobus, l'avion, bien sûr. Cependant 90% des voyageurs font le trajet dans leur voiture particulière en se dirigeant vers Cap Tourmentin (Nouveau-Brunswick). Là, des traversiers vous transportent dans l'Île-du-Prince-Édouard en une heure environ. Vous débarquez à Borden, vous et votre voiture, après avoir attendu sur le quai d'embarquement deux ou trois heures! A vrai dire, c'est le seul inconvénient du voyage. Un autre service du même genre existe entre l'île et Caribou (Nouvelle-Écosse). L'inconvénient du retard est souvent plus marqué.

Les routes sont superbes, je dirais même exemplaires. Plutôt que d'habiter Charlottetown (où j'allais tous les soirs parce que j'ai une soeur qui s'appelle Charlotte et que j'aime de tout mon coeur), j'ai choisi Summerside, petit coin tranquille, tout près de Borden et pas très loin de la capitale. Cette capitale, comment est-elle? Assez ordinaire, vue par l'homme qui passe. Beaucoup plus intéressante, vue par celui qui s'interroge sur le passé de ce pays étrange qui a nom Canada.

Si l'on accepte la thèse, sommaire, qui laisse croire que le Canada n'a que cent ans, l'Île-du-Prince-Édouard serait la première de toutes les provinces, même si elle est la plus petite! Île de beauté, berceau de ce Canada, oui, mais je crois quand même que nos grands hommes de politique et d'autres choses devraient en parler plus souvent.

Cela dit, voyageons un peu, puisque Dieu et le soleil nous le permettent. L'Atlantique, la nature champêtre, et nous ne sommes qu'à neuf milles marins du "continent"! Je pense que mon vieux Serge Deyglun (il est plus jeune que moi) y trouverait son plaisir. Rivières poissonneuses, contrée giboyeuse, comme dirait Paul Berval!

Quand on aime l'eau salée, quand on aime le ski nautique et l'aquaplane, on est servi. Quand on aime dormir et rêver sur la plage, on est servi également.

Une bonne partie de la conversation moderne est météorologique, cette déformation de la cervelle humaine étant fortement influencée et stimulée par les journaux, par la radio, par la télévision, je me trouve dans l'obligation de vous dire que la température moyenne de cette eau salée est de 70 degrés.

Ce qui m'a le plus frappé dès mon arrivée, c'est que ce sol, très fertile, est rougeâtre. Mais ne faisons pas de politique! Il donne des produits agricoles très précieux (notamment la pomme de terre), mais il donne partout des fleurs sauvages comme le lupin ou le sabot de la Vierge. Le lupin (pois de loup) est en même temps une fleur d'ornement et un fourrage. Le sabot de la Vierge, il ne faut ni le toucher ni le couper, car ainsi on entraînerait la mort de la plante elle-même.

Charlottetown. Capitale très digne. Pensez: c'est là que les Pères de la Confédération se réunirent pour la première fois! Quand on a vu la table autour de laquelle se tint cette réunion historique (les noms des représentants de chaque province et des futures provinces sont inscrits très clairement), on comprend pas mal de choses . . . Je laisse à tous les voyageurs le plaisir de cette découverte.

Dans L'Ile-du-Prince-Édouard, j'ai aimé de tout mon coeur le lupin, les champs de lupins, et le sabot de la Vierge, emblème floral de cette belle province.

(5 octobre 1968)

10.

BERGÈRE LÉGÈRE, JE CRAINS VOS PAQUETS!

Nos femmes n'aiment pas emprunter l'avion ou le bateau, sans se munir de tout le nécessaire. Nous, les hommes, nous en sommes ravis. Nous avons, à leur égard, des égards! Nous souhaitons que rien ne manque et que l'épouse soit heureuse pendant toute la traversée et pendant tout le voyage. Nous souhaitons que la dulcinée soit contente. Ainsi le serons-nous, même s'il se trouve un certain égoïsme là-dedans! L'homme en voyage est toujours fier de sa compagne. Il la veut en beauté, reine de la fête, élégante, gracieuse, etc! Fidèle, toujours!

Mais . . . mais . . . (et je pourrais ajouter un certain nombre d'autres "mais") il y a les bagages! Nous sommes tenus à des règlements assez rigoureux pour tout ce qui concerne nos paquets. Drôle ou pas drôle, il faut en prendre son parti. Nous, les hommes, pas d'histoires. Mais nos femmes!

Pour un voyage ordinaire, il faut songer à une mini-garde-robe. Nous ne sommes plus au dix-neuvième siècle. Nous ne transportons plus des tonnes de vêtements. Nous tenons compte de l'avion. Nous tenons compte du dégraisseur! Nous tenons compte également des frais supplémentaires que les compagnies d'aviation seront dans l'obligation de vous réclamer. Là, la bergère légère, elle vous arrive, charmante et séduisante. Elle a une tonne de bagages! On dirait Madame Albani.

Ce n'est pas ainsi qu'on doit voyager. Mesdames, soyez des bergères légères. De cette façon, vous aurez moins d'ennuis à travers le monde entier. Pensez un peu aux efforts physiques, aux maux de reins ou, simplement, au mal aux pieds!

Je me souviens toujours que nos adorables compagnes font des efforts surhumains pour maigrir. Ceci étant dit et posé, nos adorables compagnes sont lourdes . . . en voyage!

Un jour, peut-être, les transporteurs de voyageurs seront obligés d'afficher deux tarifs: un pour les hommes et un autre pour les femmes. Les maris ne peuvent rien dire, car les épouses affirment solennellement qu'elles auront besoin de tout cela! J'ai consulté une experte en la matière, Suzanne de Grandmont. Ma femme! Elle m'a dit l'essentiel et toutes ces dames pourront broder sur le thème. Je suis tranquille: les idées supplémentaires seront nombreuses.

Par ailleurs, Claude Grégoire m'a donné quelques détails: avion (classe des pauvres) 44 livres de bagages par personne, (classe des prétentieux) 66 livres de bagages par personne; bateau (toutes les classes) 25 pieds cubes ou

275 livres. Ceci étant dit, il est toujours possible de s'entendre avec les agences ou avec les compagnies.

Que trouve-t-on dans ces malles, dans ces valises, dans ces sacs? Tout d'abord, de bons souliers souples. L'idéal pour le bon voyageur comme pour la voyageuse, c'est la marche.

On y trouve un imperméable, indispensable, et quelque chose de commode pour se couvrir le crâne. Ma bergère prétend qu'il faut également un tailleur habillé, trois robes pour le jour, un ensemble de laine (les nuits sont froides et nos bergères si frileuses!), deux robes dites "de coquetel" ou de petit soir, une robe de Grand Soir! Je n'entrerais pas dans le douloureux problème des sacs, des bas et des souliers assortis. Le plus philosophe des hommes s'y perdrait!

Disons simplement un mot des dessous, des peignoirs, des robes de nuit, sans parler des manteaux et de ces fourrures qui ne pèsent pas très lourd, d'accord, mais qui coûtent un prix fou!

L'homme, lui, sage par nature, ne transporte en voyage qu'une chemise, une paire de chaussettes et une brosse à dents!

(9 décembre 1967)

J'AI MON VOYAGE . . .

*QUAND IL FAUT EMBALLER,
DÉBALLER, S'EMBALLER,
REMBALLER, DÉBALLER,
S'EMBALLER, REMBALLER,
DÉBALLER... ET AINSI DE
SUITE JUSQU'AU RETOUR.*



SAINT-PIERRE ET MIQUELON, FRANCE

Oui, cela semble drôle, mais lorsque nous écrivons à nos amis des îles Saint-Pierre et Miquelon, nous ajoutons le nom "France". Regardons un instant la carte géographique. Il ne s'agit pas d'un vaste territoire; il s'agit plutôt d'un groupe de miettes perdues dans nos eaux et qui appartiennent toujours, à part entière, à la France.

Là se situe notre intérêt de voyageurs canadiens et plus généralement québécois. Aux îles Saint-Pierre et Miquelon, nous trouvons la France, sous toutes ses formes. Nous trouvons le café du coin, des petits hôtels charmants, un ou deux gendarmes, une poste importante qui ferme ses portes à 16 heures (ou à peu près) et une série de cases postales comme j'en trouvais dans mon village, pareilles. Le préposé n'est pas là. Ne vous mettez surtout pas en colère. Il fait beau, le soleil est doux, et vous vous découvrez tout à coup dans une contrée méditerranéenne d'un certain "Grand Nord"!

Et vous êtes place du général de Gaulle, pour le même prix! Alors je me demande un peu de quoi on se plaindrait aux îles Saint-Pierre et Miquelon.

A propos de ces cases postales, j'ai un aveu à faire: dans ma prime jeunesse, j'en avais une. J'y recevais avec émoi des lettres d'amour et de tendresse. Mais parfois j'oubliais ma clef. Alors, évidemment, je souffrais comme tous les amoureux de dix-sept ans doivent souffrir! L'air suppliant, j'allais au guichet et je demandais qu'on me donne mon courrier d'amour. A Saint-Pierre, je suis allé à la poste dans le but évident d'acheter des timbres commémoratifs du passage dans l'île du général de Gaulle (quelques heures). Il était pressé d'arriver à Québec.

Dans cette poste, en plus de me frapper le nez sur un guichet fermé, j'ai lu l'inscription suivante que j'ai relevée avec précision: "AVIS — Le courrier des boîtes postales ne sera pas délivré par ce guichet. Vous êtes priés de vous munir de vos clefs. Il est inutile de le demander. L'employé ne se dérangera pas." Je me suis dit: "Ça y est, je suis en France!"

Monsieur Francis Leroux est un hôte parfait, de même que madame Leroux. Ils connaissent leurs îles par coeur. J'ajouterai qu'ils ont le coeur plus grand que leurs îles! Nous avons vu tout ce que nous avons voulu voir, nous avons appris tout ce que nous avions envie d'apprendre.

Quand on visite les îles Saint-Pierre et Miquelon, il faut pour en bien parler s'en remettre aux historiens. J'ai lu l'ouvrage de Jean-Yves Ribault qui raconte la partie historique la moins connue des îles.

Quels sont les navigateurs qui, les premiers, découvrirent Saint-Pierre? Toujours d'après Ribault, dont les re-

cherches sont sérieuses: les Portugais, ayant à leur tête un navigateur du nom de Joas Alvarez Fagundez. Date: 21 octobre 1520. Il fallait donner un nom à ces îles. Il les appela, "nom inattendu" dit toujours mon historien, les Onze Mille Vierges! Je n'ai pas fait le compte exact, mais si l'on se souvient bien que la population actuelle n'est que de cinq mille habitants, on trouve que ce nom est tout plein d'imagination et de rêves de marins au long cours!

Les îles Saint-Pierre et Miquelon sont tellement accueillantes que le voyageur est disposé à croire tout ce qu'on lui raconte. On ferait le tour du monde pour ne s'y retrouver qu'un jour ou deux.

L'histoire des îles est toute une histoire! Il faudrait des pages et des pages pour la raconter. J'aime toujours, comme le professeur Henri Guillemain, citer les vrais textes. Je ne pointe pas le crayon vers le public, parce que dans un article de journal c'est difficile! Mais enfin un texte officiel est un texte officiel. J'ai le bonheur de l'avoir sous les yeux: "La Cour de Londres a promis de donner des ordres pour que les habitants puissent couper, sans difficultés, les bois nécessaires à condition que ce soit sur les côtes de Terre-Neuve, vis-à-vis des lieux où se fait la pêche française."

Ainsi des liens furent créés entre les îles Saint-Pierre et Miquelon, terre de France, et notre pays. J'en suis heureux et j'ajouterais même qu'après mon séjour, j'en suis joyeux.

(12 octobre 1968)

J'AI MON VOYAGE . . .

*LORSQUE FIDEL CASTRO
OBLIGE SES PILOTES À
SE POSER AUX ÉTATS-UNIS.*

12.

UNE RÉVOLUTION PAS TRANQUILLE

Les uns sont heureux et contents, les autres sont malheureux et mécontents. Ainsi naissent toutes les révolutions. La définition la plus populaire du mot "révolution" est "changement soudain" (Robert), mais ce n'est là que le sens second, le sens premier étant, comme chacun sait, "mouvement en courbe fermée". Retenons bien ces mots, car nous voici au centre d'un problème touristique québécois.

Tout à coup, "changement soudain", nous sommes en face d'une forme nouvelle de divertissement d'hiver, à peine connu il y a quelques années, actuellement en plein progrès, une forme de tourisme et de voyage qui atteindra d'ici peu un sommet de popularité incroyable. Soyons chauvins: ce nouveau tourisme, cette invention est d'origine québécoise. Comme dirait Proust, saluons "en faisant une ample révolution du chapeau".

Dire simplement de quoi il s'agit devient difficile, car pratiquement tous les noms qui désignent l'objet sont des

marques de commerce déposées. La chose étant nouvelle et les dictionnaires n'étant pas pressés, nous sommes dans l'obligation de décrire avec plus ou moins de précision. Disons qu'il s'agit d'un moyen de transport que l'on utilise de préférence sur la neige, et le Ciel sait que nous n'en manquons pas en ce moment! En principe, ce moyen de transport ne dépend de personne. Il n'a besoin ni de route, ni de rail, ni de corridor aérien. Déjà, sur ces trois points, on peut juger, évaluer, peser son intérêt pour le tourisme d'hiver.

Sa petite taille, sa mobilité, sa puissance modérée sont des atouts dans son jeu. Car c'est bel et bien un jeu, un jeu de plein air, un jeu excellent pour la santé, notamment pour la respiration. On est souvent seul à conduire son engin, ce qui développe le sens de l'initiative et aussi le sens de la responsabilité. On est une sorte de navigateur solitaire. On se prend tout de suite pour Alain Gerbault!

* * *

Où peut-on voir la "révolution pas tranquille" là-dans? Le bourgeois aime la paix, le silence et ses pantoufles. Donc, il n'aime pas "skidouer" (ce verbe que j'ai fabriqué distraitemment m'a échappé!) et il considère que des sportifs s'aventurent parfois sur son terrain, sans permission, et que cela peut devenir un danger public. Alors, on fera grand cas d'une clôture, du bout de clôture qui a voltigé dans le ciel, on fera un procès, non pas au conducteur qui a disparu depuis longtemps dans le brouillard, mais au **moyen** touristique et sportif!

Ce millionnaire habite au sommet d'une montagne de la Rive Sud. Il possède un terrain si grand qu'il n'a jamais pu le parcourir en entier, ni à pied, ni à cheval, ni en voiture.

Or, les millionnaires sont, d'une certaine façon, des rois.

Relisons le mot de Rivarol :

“Les coups d'autorité des rois sont comme les coups de la foudre, qui ne durent qu'un moment; mais les révolutions des peuples sont comme ces tremblements de terre dont les secousses se communiquent à des distances incommensurables.”

Les jeunes qui s'amuse saine ment ne sont pas les rois. Concluez.

* * *

Avec mon ami Richard Verreau, chez lui (il a deux de ces machines à traction sur neige), j'ai fait ma première expérience. En pleine nuit, en pleine tempête, nos feux se croisaient sur tout le terrain de sa propriété. Formidable!

Ainsi revient le “mouvement en courbe fermée” du début. Il fallut enfin retourner à la maison. Nos épouses fidèles nous attendaient et quel ne fut pas leur ravissement devant nos mines superbes!

Et nous, nous avions l'impression d'avoir vingt ans.

(31 janvier 1970)

J'AI MON VOYAGE . . .

*A L'IDÉE TOUTE SIMPLE
QUE, FINALEMENT, ROCKEFELLER
N'A PAS PAYÉ BEAUCOUP
D'IMPÔTS.*

13.

“THE CLOISTERS” ET LA FRANCE

On dira ce que l'on voudra, mais il n'est pas néfaste d'avoir du goût quand on est riche! Je ne vous apprendrai rien en vous disant que la famille Rockefeller est une famille à l'aise, mais à l'aise à un point où l'on se dit, en son âme et conscience, qu'il faut faire quelque chose. Quoi? Ici intervient un geste; des gestes suivent. Mais reprenons l'histoire des “Cloisters” par le début.

Vous, mes amis voyageurs, vous allez à New York au moins une fois par année. En proche banlieue de New York, on trouve un étrange musée, d'une beauté telle que l'on est surpris qu'il soit là! Vers 1914, un homme dont on ne sait pas grand-chose, George Grey Barnard, présenta au public une superbe collection de l'époque médiévale française. Cela se passait, avenue Fort Washington, dans une maison briquetée que M. Barnard avait fait construire tout exprès pour sa collection.

Explications: cet homme avait vécu en France et s'était intéressé à l'art du moyen âge, aux monastères abandon-

nés et aux cloîtres en ruines. Il les achète et il les fait transporter avec les plus grands soins à New York.

Voici les noms des quatre cloîtres principaux: Saint-Michel-de-Cuxa, Saint-Guilhem-le-Désert, Trie, Bonnefont-en-Comminges.

Il y a tout de même là quelque chose d'impressionnant et, pourtant, ce n'est que le départ de ce qui va devenir le deuxième Metropolitan Museum de New York. Admettons que, pour un particulier, il y a quelques difficultés à transporter des cloîtres entiers, pierre par pierre, depuis la France jusqu'aux États-Unis. A cette époque, cette collection était absolument unique aux États-Unis.

1925. John D. Rockefeller offre au Metropolitan Museum une somme d'argent, dont le moins que l'on pourrait dire est qu'elle devait être considérable (?), pour l'achat de la fameuse collection Barnard. D'année en année, il donne à cette collection médiévale une importance de plus en plus grande par des dons inestimables. Ainsi la première construction devint rapidement insuffisante. De chez Barnard, il fallait aller ailleurs.

1930. John D. Rockefeller (nous parlons toujours du fils) offrit à la ville de New York un terrain magnifique qui domine l'Hudson et qui se nomme aujourd'hui le parc Fort Tryon. L'endroit est d'une grande beauté. Les cloîtres français y furent transportés et, sous l'oeil d'experts, reconstruits de façon exemplaire. Ce qui m'étonnera toujours, c'est que Rockefeller surveillait lui-même les travaux.

Rockefeller offrit une superbe collection de tapisseries, dites "Tapisseries à l'Unicorne" ou "Tapisseries à la Licorne". Il est plus que probable que ces tapisseries fu-

rent exécutées en l'honneur du mariage d'Anne de Bretagne avec Louis XII, donc au quinzième siècle.

D'autres personnes un tantinet fortunées firent leur possible pour que les Cloîtres deviennent l'un des plus beaux musées du monde.

Comment s'y rendre?

New York. Avenue Madison. L'autobus numéro 4, portant l'inscription "Fort Tryon - The Cloisters" vous conduit à la porte.

En métro, la chose est un peu plus compliquée. Huitième avenue. Jusqu'à la 190e rue. Ascenseur. Autobus numéro 4.

En automobile, de Manhattan, prendre le Henry Hudson Parkway direction nord, vers le pont George Washington. Les indications routières sont claires, il suffira d'être attentif.

L'entrée est gratuite en tout temps. Pour voir tant de merveilles.

(28 février 1970)

J'AI MON VOYAGE . . .

QUAND IL FAUT ALLER, EN
CACHETTE, CHEZ DES LIBRAIRES
QU'ON NE CONNAÎT PAS POUR
ACHETER DES LIVRES COCHONS.

14.

MA CHÈRE VALISE

Pourquoi m'était-elle si chère? Qu'est-ce qu'il y avait donc, dans cette valise? Plusieurs fois, je l'ai dit à des douaniers qui me demandaient d'en évaluer le contenu: "Ces effets ont beaucoup de valeur pour moi mais, si vous essayiez de les vendre, vous n'obtiendriez pas une fortune. Même rue Craig, vous n'en auriez peut-être pas un sou. J'en serais d'ailleurs navré pour vous!" Oui, c'est curieux, les douaniers vous demandent toujours le prix des choses, exactement comme s'ils avaient l'intention de vous les acheter. Et puis, en définitive, ils n'achètent jamais rien.

Dans la valise, il y avait quelques souvenirs, des babioles, un livre de poche (je défie qui que ce soit de mettre dans sa poche un livre de poche de 450 pages!), un programme de théâtre de la Fenice, le plan de Florence, une chemise achetée à Milan, un vieux pardessus d'hiver, les rares lettres de vos amis qui ont eu le temps de ne pas vous oublier. Bref, pas grand-chose à se mettre sous la dent pour un douanier.

L'aviation moderne a tout prévu pour le confort des voyageurs, mais l'aviation moderne vous fait payer très

cher la distraction toute simple qui consiste à transporter des bagages pesant plus de 44 livres (au total). De Rome à Montréal, c'est \$2.35 la livre. A peine moins cher que le filet mignon!

En conséquence, j'avais pris mes précautions et j'avais expédié une de mes valises par bateau. Pour économiser! Ce qu'on peut être bête parfois! Ne faites jamais cela. Jetez plutôt votre valise dans le Tibre (si vous êtes à Rome). Sauf si vous êtes rentier ou très philosophe.

Suivez-moi bien (armez-vous de patience) à travers les petits drames du grand voyageur. Tout d'abord, il faut porter sa valise chez un "commissionnaire en douane agréé", ce qui est tout à fait rassurant, puisque, comme il ne manquera pas de vous le dire, "toutes nos opérations sont effectuées aux conditions générales de la Fédération nationale des commissionnaires de Transport, Transitaires, Agents maritimes et assimilés, et à nos conditions particulières" . . . À ce moment-là, on n'a pas peur! Il y a peut-être "nos conditions particulières" qui pourraient inquiéter un esprit peu confiant, étant donné qu'on ne dit pas lesquelles, mais pour le reste on est tranquille.

Vous avez payé. La valise est partie. Pourvu qu'elle arrive! Tout de même, pour plus de précautions, il vaut mieux l'assurer. L'assurance calme presque toutes les inquiétudes. Oh! Elle ne peut remplacer les souvenirs, ces petites choses pleines des élans du coeur et de l'âme. En cas de "disparition de colis entiers (contenant et contenu), risques maritimes de guerre et de mines", l'assurance ne paye pas non plus. En somme, il est important que tout se passe très bien!

Je lis avec une grande attention cet avis: "avis important aux réceptionnaires de marchandises assurées". Que

faut-il faire dans le cas où, par malheur, votre valise aurait souffert d'avaries? Voici des choses utiles à connaître. Il suffit de présenter à la compagnie d'assurances des pièces justificatives. Quelles pièces? Il n'y en a que sept. 1: Décompte de dommage. 2: Avenant d'assurance endossé. 3: Constat du sinistre établi par le commissaire d'avaries. 4: Facture originale de l'envoi assuré. 5: Connaissance et (ou) lettre de voiture. 6: Copie de la lettre de réclamation au transporteur et réponse de ce dernier. 7: Procès-verbal (s'il s'agit d'une entreprise officielle de transport ou de la douane).

Ouf! C'est simple comme l'antiquité elle-même!

Grâce au Ciel, ma valise est arrivée sans histoire au port de Montréal. Vous pensez si j'étais heureux! Alors là, vous n'avez plus qu'à vous présenter chez l'agent commissionnaire qui a transporté votre valise. Vous lui remettez les cinq ou six papiers divers qu'on vous a envoyés par la poste entre-temps et, comme vous avez déjà payé au départ, il vous remet aux services de douanes du Canada, qui apprécieront votre cas. Ayez soin (c'est un conseil que je vous donne) de ne pas vous présenter à dix heures du matin. Les bureaux ferment entre midi et une heure. Puisque vous en aurez pour au moins quatre heures, vous perdriez votre journée entière en y allant le matin.

Le dédouanement d'une valise, c'est enfantin. Vous passerez par cinq bureaux, vous signerez une vingtaine de formulaires (toujours trois copies) et ce sera tout.

Il ne vous reste plus qu'à réclamer votre valise. Cela se fait dans les hangars du port. Toutes vos formules sont scrutées de nouveau et il se peut qu'on vous donne votre valise au bout d'une heure ou deux. C'est possible. Mais ce

n'est pas garanti. Une légère erreur, une distraction d'un employé des douanes, une bêtise et crac! Il faut recommencer toutes vos démarches depuis le début. (Dans mon cas, il s'agissait d'un chiffre mal calligraphié...)

Mais quelle joie, le soir à la maison, quand trois jours plus tard, après vous être découragé et avoir confié toute l'affaire à un courtier en douanes et lui avoir versé \$6.36 pour sa peine, vous ouvrez enfin votre valise! Votre pauvre valise de rien du tout. Si chère, à tous points de vue!

(automne 1961)

15.

POURQUOI MONACO ET POURQUOI PAS ALMA?

Cette comparaison inattendue m'est venue en mettant côte à côte les chiffres des populations. La principauté de Monaco et la ville d'Alma pourraient rivaliser dangereusement sur ce plan. Près de 25 000 au Lac Saint-Jean et près de 25 000 en Méditerranée.

Imaginons que, grâce à un ministre très audacieux, Alma aurait son casino, un bel établissement de jeu, somptueux et moderne, la partie est gagnée, si je peux dire! Il nous resterait la tâche de trouver un prince et une princesse. Le prince doit être plus gros que la princesse, mais la princesse doit être plus grande que le prince. Je pense que Gilles Pellerin nous ferait un bon prince; il est sage et plein de modération. Elaine Bédard serait une princesse idéale, digne de Grace Kelly. Celui qu'il nous faudrait trouver, c'est le premier bailleur de fonds, une sorte de Socrate-Aristote Onassis! Là!

Nous ne manquons pas de gens riches chez nous, Dieu merci. Je crois que pour Alma et pour le tourisme en général, il faudrait procéder avec délicatesse et psychologie. On devrait intéresser un homme d'affaires du nom de Gagnon. Si la principauté a son casino . . . gagnons!

Tout cela pour dire en souriant que la ville d'Alma fête joyeusement, cette année, ses cent ans. J'ai beaucoup de souvenirs d'Alma et ils sont tous agréables. La plupart du temps, c'était à l'occasion de tournées théâtrales. Nous étions toujours reçus avec une grande délicatesse et des égards qui dépassaient notre importance. Je ne l'oublie pas. Et j'ai bien l'intention de répéter à tous les voyageurs qu'ils seront bien accueillis au Lac Saint-Jean. Non seulement le logement est parfait, mais on y mange le mieux du monde. Voilà exactement ce que la publicité appelle un "paradis touristique". Dans le cas d'Alma, c'est vrai.

Albert Tremblay nous a enseigné, à tous, ce qu'était Alma. À vrai dire, je ne pensais pas qu'il s'agissait de la victoire des Britanniques, des Turcs et des Français sur les Russes. Nous voilà de nouveau dans la mer Noire, puisqu'il s'agit de la guerre de Crimée! Nous sommes en 1854; les forces de Saint-Arnaud et lord Raglan, militaire illustre qui s'était battu auprès de Wellington en Espagne et à Waterloo, l'emportent sur les forces de la Russie commandées par Menchikov. Nous sommes éloignés de nos foyers!

Voyageurs, souvenez-vous toujours de lord Raglan. Il a laissé son nom à une forme de manteau très commode en voyage: les manches partent du col. Ce paletot à pèlerine a connu une grande vogue après la guerre de Crimée et cette vogue n'a pas diminué dans notre pays nordique, quand les soirs d'automne sont un peu frais.

Je reviens à mon idée d'un Monaco du Lac Saint-Jean, idée qui n'est pas aussi stupide qu'elle en a l'air. Si nous avions un casino dans une aussi jolie région, personne ne trouverait à s'en plaindre. A tous les points de vue. Pour rire, nous pourrions nous procurer une réplique bien parisienne du zouave du pont de l'Alma!

Avant de terminer, je dirai quand même quelques mots de Monaco. Dans la principauté (le plus petit état européen après le Vatican), c'est Monte-Carlo qui compte et rapporte, qui rapporte au prince et à la princesse surtout! Cette formule ou une formule de ce genre, nous devons trouver le moyen de l'adapter dans notre pays. Elle serait populaire. Nous proposons toujours aux touristes de voyager à l'étranger, trouvons maintenant les moyens de les attirer chez nous. Le casino de Monte Carlo, tout comme l'opéra de Paris, est l'oeuvre de Charles Garnier. Faisons aussi bien.

(23 septembre 1967)

J'AI MON VOYAGE . . .

QUAND JE COUCHE A L'HÔTEL
DANS LA CHAMBRE ET DANS
LE LIT OU L'ADORABLE
PERSONNE "DORMAIT" LA
VEILLE AVEC UN AUTRE.

16.

UN BEL ÉTÉ... SUR NOS ROUTES ENCHANTÉES

“A mari usque ad mare”, voilà bien ce que l’on peut lire sur la banderole du blason canadien. A propos de ce blason canadien, je garde dans mon cœur un souvenir de Louis Francoeur. Il disait avec humour que le blason ou les armoiries du Canada comportaient une quantité exceptionnelle d’animaux! Un coup d’œil, même distrait, vous révèle la présence de trois léopards anglais . . . Bon! On y voit un lion écossais . . . Bon! La harpe irlandaise et les fleurs de lys françaises adoucissent partiellement le combat. D’un côté, un superbe lion britannique porte le drapeau anglais. De l’autre, une licorne tient l’ancien drapeau français. Pourquoi la licorne? Ça, les Écossais vous le diront! L’écu comporte un casque royal. Au-dessus de ce casque, un autre léopard . . . mais celui-là au moins il a une feuille d’érable dans la patte! On sent déjà qu’on nous a pris en mains!

“A mari usque ad mare” . . . D’accord! Pour réunir les deux océans, il fallait des routes. Ce Canada immense pose

d'abord un problème de transports, si bien que pendant des années et des années les pieds ont eu plus d'importance que la tête!

Si l'on tient compte de l'étendue du Canada, de sa faible population, des obstacles qu'il a fallu surmonter, le réseau routier canadien est le mieux adapté qui soit au monde. Je viens de lire l'histoire des routes du Canada. C'est une lecture qui en vaut une autre! On peut rire . . . mais cela ne m'empêchera pas de recommander le livre vraiment exceptionnel d'Edwin C. Guillet, un livre orné de centaines de photographies rares, un livre parfaitement documenté, un livre enfin rédigé avec humour.

Notre histoire routière nous oblige à remonter loin dans le passé.

On oublie souvent un petit détail technique: aux temps des Indiens, la roue était inconnue. Ils ont survécu sans la roue, mais ils ont marché beaucoup et ils ont payé encore davantage. Les femmes étaient alors traitées comme des bêtes de somme ou à peu près. Elles étaient les tracteurs de l'époque. Les routes, ce sont les voies navigables et, pour vaincre les obstacles, il y a le portage, c'est-à-dire le transport à dos d'homme ou de femme.

Il est difficile d'évaluer avec précision les distances parcourues par nos premiers voyageurs. On calculait alors en "pipes". Voici comment. Les voyageurs finissaient par ressentir une certaine fatigue, même s'ils étaient des gailards. On s'arrêtait pendant cinq minutes et on fumait une bonne "pipe" afin de repartir avec entrain. Ainsi l'usage de s'exprimer en "pipes".

Québec est à combien de "pipes" de Montréal? Je me le demande. Espérons qu'un savant me renseignera au plus vite.

L'histoire des routes canadiennes ne serait pas complète si l'on oubliait le phénomène neige, très bien commenté dans l'ouvrage de monsieur Guillet (aux Presses de l'Université de Toronto). La responsabilité de chaque propriétaire terrien consistait à dégager son bout de chemin pour que tous ces dégagements réunis forment un semblant de route. La roue, le boeuf, le cheval, le traîneau et un certain courage feraient le reste.

La diligence ou la calèche, également appelée "marche-donc", n'auraient pas eu une grande utilité sans les routes. On commença donc à y songer, mais sans entrain. On se contentait de la piste, c'est-à-dire de la trace d'une bête.

La poussée soudaine du chemin de fer donna à Montréal une importance " routièrè " incroyable. Pensez que le 21 juillet 1836, Laprairie était en relation mécanisée avec Montréal, grâce aux bons soins d'un certain monsieur Molson qui fabriqua beaucoup de bière par la suite! L'invention du Français Cugnot avait fait beaucoup de chemin, puisque nous parlons de routes!

Cependant, la route telle que nous la connaissons de nos jours, cette route que nous parcourons comme des fous ou comme des sages, nous la devons à l'automobile. Je rappelle à tous nos lecteurs que la première automobile de Montréal fut livrée le 22 novembre 1899 à monsieur U.-H. Dandurand. Il attendit pendant trois ans la permission de s'en servir en ville!

(22 juin 1968)

J'AI MON VOYAGE . . .

*LORSQUE J'ADMIRE LE
SOURIRE D'UNE HÔTESSE
DE L'AIR, SON SOURIRE,
ET TROP SOUVENT AUTRE
CHOSE.*

17.

SUH POOR-BOOAAR ETT-IL SUE-FEE-ZANH?

Les voyageurs apprennent fatalement quelques mots d'une langue étrangère, ne serait-ce que pour dire merci en Italie, en Espagne ou en Russie. Les rapports deviennent tout de suite plus agréables, même si vous ne parvenez pas à tenir une conversation de salon avec vos hôtes. On peut s'amuser sans parler de la philosophie de Jean-Paul Sartre!

Oui, mais qu'est-ce que ce titre veut dire?

— Suh poor-booar ett-il sue-fee-zanh?

Il veut dire:

— Ce pourboire est-il suffisant?

Pas davantage.

On pense tout de suite à des langues étrangères, à des pays lointains, à des problèmes. Non, c'est très simple et c'est bien de chez nous. C'est une langue de tous les jours, puisque c'est la nôtre. Il n'y a pas de mystère là-dedans.

Au contraire, il y a un phénomène de clarté. Pour les autres, pour d'autres qui sont surtout nos voisins des États-Unis.

Le ministère du Tourisme du Québec a fait paraître une brochure intitulée "Travel Fun en français in Québec la Belle Province" (titre un peu long pour mon goût, même si la mode est aux titres longs). Cette brochure est un petit travail plein d'humour, que les voyageurs peuvent se procurer gracieusement à Québec, à Montréal et à New York, à ma connaissance. Ailleurs aussi, sans doute.

Le but non déguisé de cette brochure touristique est d'enseigner à nos voisins des États-Unis comment il faut parler et prononcer le français, quand ils nous font l'honneur de venir nous voir à la maison.

Voici quelques exemples, d'usage courant :

- Muh-see-uh . . . C'est-à-dire Monsieur.
- Maa-dam . . . Madame.
- Maa-duh-mwaa-zell . . . Mademoiselle.
- Zjeu num . . . Jeune homme.

J'avoue tout de suite que j'aime beaucoup ce "zjeu num", car il me semble appartenir à une autre religion que la mienne!

Maintenant, passons à quelques phrases compliquées, pleines d'inventions phonétiques et dignes du "Pygmalion" de Bernard Shaw.

- Zjay maal aa less-toh-mah . . . o zjuhnoo . . . o pee-ay . . . aa labdo-men . . . aa laa tehtt . . . aa un eu-yuh . . .

Chacun a compris, du moins je le souhaite, que cette personne avait mal à l'estomac, au genou, au pied, à l'abdomen, à la tête et à un oeil. Cette personne ne se porte

pas très bien, de toutes façons! Pourvu que le médecin l'ait comprise, elle sera sauvée.

Il vous faut voyager par avion. Un aviateur du nom de Boily me l'a assuré. Dans cette famille, ils sont aviateurs de père en fils depuis plusieurs centaines d'années!

— Aa kel dees-tanhs sum noo duh laa-ayroporh?

Cela veut dire:

— A quelle distance sommes-nous de l'aéroport?

Continuons, parce que c'est de plus en plus drôle et, là, je vais poser une question angoissante:

— Anh-rh-zjeestray meh bag-gaazj poorh set-till . . .

— Enregistrez mes bagages pour Sept-Iles.

Qui n'avait pas compris? C'était clair et net. On pourrait tout de même terminer par celle-ci, qui présente des difficultés superficielles:

— Duh bee-yeh allay-ruh-toor poorh reemoo-ski, sil voo pleh.

Le client veut deux billets pour Rimouski aller-retour et je leur promets un séjour très agréable, car la ville est magnifique et sa population, d'une grande gentillesse.

De là à prétendre que cette façon de "perler" et de s'exprimer ait un grand avenir, je doute et j'attends.

(26 août 1967)

VOYAGER, C'EST . . .

*PARFOIS, ENTRE AMIS SINCÈRES,
FORTUNÉS SI POSSIBLE, FUMER
UNE CIGARETTE QUI NE VOUS VIENT
PAS DE LA VIERGE MARIE... AH!*

18.

PIGALLE OU LE PLAISIR A TOUT PRIX

Montmartre a au moins deux étages. Tout là-haut, le Sacré-Coeur, blanc, c'est-à-dire le Ciel. Tout en bas, Pigalle, noire et rouge, c'est-à-dire l'Enfer. Si la chanson dit vrai, quelqu'un, là-haut, veille sur le charmant monde d'en bas. Mais distraitemment, semble-t-il. Ce Sacré-Coeur tout blanc . . . Ah! Quelle étrange aventure est la sienne! Au moment même où l'on blanchit Paris, des humoristes proposent sérieusement de le noircir un peu. Le Sacré-Coeur ne sera donc jamais d'accord avec son entourage?

La Place Pigalle, oui, c'est le jet d'eau, c'est la station de métro, bien sûr, c'est la chanson et c'est le paradis du touriste, mais c'est aussi le petit profit du Corse ou (selon les temps et les lieux) du Nord-Africain. Le Parisien s'y aventure parfois pour faire plaisir à un parent de province. Certains l'aiment froide et n'y passent qu'en matinée. La place devient alors aussi mélancolique qu'un jouet d'enfant dont le ressort est cassé. Minables restaurants pour étrangers sans étrangers, nouvelle trilogie des "snack", des "self" et des "quick". (Il y a dans Paris un

“Quick Mermoz”. Fallait y penser!) Langage universel, qui voudrait être populaire et exotique. On sait bien que le bon touriste américain moyen acceptera de boire du champagne à la seule condition d’avoir son hot-dog ensuite! Puis viennent le soir, la nuit et le néon. Tous les établissements scintillent, pendant que les portiers de ces mêmes établissements s’égosillent. On les appelle les aboyeurs. Les clients sont happés, ni plus ni moins. La fête commence pour ne s’arrêter qu’aux petites heures du matin. Tout au fond monte la rue Pigalle qui débouche tout naturellement sur la place Pigalle. Voici l’endroit stratégique et agité d’une jonction historique. C’est ici qu’on peut raccrocher le passé au présent.

La rue Pigalle est l’ancien chemin qui conduisait de la barrière des Petits-Porcherons à l’abbaye de Montmartre. Au dix-huitième et au dix-neuvième siècles, on y trouvait de jolis jardins dans lesquels se cachaient des hôtels particuliers et de tendres amours. Le directeur de l’Opéra y avait une “petite maison” pour ses protégées. Le cardinal de Rohan en avait une pour mademoiselle Dufresne, en 1752. (Ce Rohan est celui qui fut compromis dans l’affaire du collier de la reine, “préface de la Révolution”, a dit Goethe.) Le prince de Lorraine et mademoiselle Lannoy, de l’Opéra-Comique, y eurent aussi un hôtel particulier. Enfin, c’est au numéro 16 actuel qu’en 1836, au début de leur liaison, Chopin et George Sand avaient leur pavillon.

“Sphinx”. . . “Narcisse”. . . “Pigalls”. . . Et dire qu’autrefois cette voie donnait accès au chemin des Dames et à la rue de la Cochonnerie!

A Pigalle, les agents de police vont toujours par deux. Les bagarres sont nombreuses, les rafles aussi. Ces bagarres trop souvent sanglantes ne sont pas des querelles

d'ivrognes. Ce sont presque des guerres de religion. Elles opposeront, par exemple, le Corse et le Nord-Africain. Car des hommes se disputent toujours ce minuscule empire de Pigalle, ils se le disputent mètre par mètre, bar par bar, trottoir par trottoir. Même si c'est la guerre des plaisirs (de la drogue à la fille publique), ce n'est pas forcément la guerre en dentelles.

A Pigalle encore, s'il y a des boîtes bruyantes, petites et grandes, s'il y a des bars dits "américains" pour plaire à la clientèle norvégienne, par contre il reste encore de modestes bistrots fréquentés par les gens du pays, comme dans un village. On s'y serre la main tous les jours — deux fois — quand on se rencontre et quand on se quitte. Vieux rituel que n'ont pas détruit la vitesse et l'hygiène américaines.

On vient au bistrot boire l'apéritif, on y revient boire le café, on y revient encore une fois boire l'apéritif du soir. Les conversations portent sur les succès du petit à l'école, sur le général de Gaulle, sur le dernier tiercé et sur la difficulté de vivre avec soi-même ou avec d'autres. On est en famille, quoi!

Comme je suis distrait! J'oubliais de vous dire que Pigalle possède un Bar Canada! Oh! rassurons-nous, il n'a de canadien que le nom! J'y suis allé par curiosité. A en juger par la tête des clients ce jour-là, c'était plutôt le bar de la Mélancolie. Il faut avouer qu'il tombait sur Paris un triste crachin à décourager les plus optimistes. Tout en dégustant mon ballon de blanc, je me demandais si les Dames du temps jadis se retrouveraient dans les danseuses de can-can et les effeuilleuses du temps présent? Laissons la réponse aux philosophes. Dans toutes les boîtes de nuit de la place, les spectacles sont gais, les

filles sont jolies et le champagne est obligatoire. Une personne le moindrement distraite peut y dépenser une fortune. Certains députés d'un certain pays seront un jour damnés, paraît-il, pour y avoir laissé certains écus du peuple.

Tandis que je poursuivais ma rêverie je me posais une question très grave. Qu'est-ce que Jean-Baptiste Pigalle le sculpteur français, né en 1714 et mort en 1785 et qui a donné son nom à la rue qu'il habita et à la Place, penserait s'il pouvait revenir sur les lieux? Pigalle, lui l'artiste fort honnête, le travailleur acharné. A Rome, on l'appelait "le mulet de la sculpture" à cause de son obstination au labeur. L'auteur de statues de la Vierge et de bas-reliefs pour les églises n'aurait jamais pu imaginer que son nom deviendrait plus tard . . . Pigalle: quartier général de la pègre.

De nos jours, sa seule consolation serait peut-être de savoir que les joies innocentes ont leur place, à l'occasion, dans ce coin de Paris. Des adultes donnent alors l'impression d'avoir douze ans. C'est le retour au cornet de frites et à la bonne vieille fête populaire. On fredonne la chanson du jour et on pousse des cris dans les petites autos tamponneuses. Mais déjà, ces divertissements pour âmes simples, ce n'est plus Pigalle. Ce pourrait tout aussi bien être Barbotan-les-Thermes, Pougues-les-Eaux ou Bécon-les-Bruyères.

Des émotions qu'on ne paie que ce prix-là, ce ne peut pas être Pigalle.

(5 octobre 1963)

19.

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE

Ce livre charmant de Xavier de Maistre me rappelle, ce soir, bien des souvenirs. . . Je partais pour le Liban avec l'intention bien arrêtée de vous écrire. Les conditions météorologiques étant celles que tout le monde sait, je reste dans ma chambre ou plus précisément dans mon bureau. Et je dis adieu à mes vacances de Noël, auxquelles j'avais parfaitement droit. Même un "professeur chargé de cours à l'Université de Montréal" a droit à des vacances!

La neige, oui. Mais peu de gens se souviennent pourquoi Xavier de Maistre a vécu enfermé dans sa chambre pour écrire son livre. Figurez-vous qu'il s'était battu en duel! Très grave. On lui rendit une certaine forme de liberté, à la condition qu'il ne sorte pas de chez lui. Je ne veux pas me comparer à Xavier de Maistre (loin de moi cette pensée); pourtant je suis en état de prétendre que je me suis battu en duel en 1949, contre un ami, Jean-Louis Roux. Je prétends

de plus qu'il n'y a pas eu de duels chez nous depuis cette année-là (duel au sabre).

Dans ce "Voyage autour de ma chambre", je regarde les photos, les premières pages des journaux du temps et je m'amuse! Jean-Louis doit s'amuser autant que moi. Jusqu'à la réconciliation officielle (il s'agissait d'une histoire de femme comme toujours), je gardais la chambre. La police était tellement inquiète...

Lorsqu'ainsi, par la force des choses, vous êtes retenus dans votre chambre ou dans votre bibliothèque, l'idée vous vient presque machinalement d'ouvrir un livre. Les voyageurs et les touristes passionnés n'aiment pas qu'on les enferme... Bien d'autres personnes raisonnent de la même façon, d'ailleurs!

Il y a longtemps que je n'avais pas relu ce poète, qui est un peu oublié aujourd'hui (et Dieu sait qu'il ne mérite pas un destin pareil): Albert Lozeau. *Encyclopedia Canadiana* écrit (je traduis): "Il fut un des plus grands poètes de son temps."

En quelques mots, voici son histoire, dramatique au point qu'elle est à peine croyable. Lozeau est né à Montréal, le 23 juin 1878. L'âge venu, il fréquente l'école et se conduit en bon élève, sérieux, studieux, fragile de santé. Un jour, dans la cour de récréation, il est frappé au dos par une balle. Il est atteint du "mal de Pott" (tuberculose d'un segment plus ou moins étendu de la colonne vertébrale). Il a 13 ans.

A 18 ans, il doit s'aliter. Il ne marchera plus jamais. La lecture, la visite de quelques amis, qui lui apportent des

livres, tout cela le pousse vers la littérature. Il débute à 20 ans, dans "Le Monde Illustré", par un conte en prose. Puis il passe à la poésie, avec un rare bonheur. L'amour, les joies et les tourments de l'âme sont des thèmes qui reviennent souvent dans son oeuvre.

"L'hiver est venu. Ma vitre est glacée.

"Je n'y vois plus rien que du givre épais.

"La lumière pâle est comme baissée,

"Mais elle m'apporte un long jour de paix."

Albert Lozeau est mort à l'âge de 45 ans. Il a beaucoup voyagé, mais autour de sa chambre. Il a aimé la nature, mais il ne l'a vue que par sa fenêtre.

P.S. Les "Poésies complètes" d'Albert Lozeau ont paru en trois volumes (1925, 1925, 1926) par les soins de l'abbé F. Charbonnier, Docteur ès lettres de l'Université de France, Lauréat de l'Académie française. Albert Lozeau avait lui-même mis au point ces trois ouvrages. (Éditions "Le Devoir").

(10 janvier 1970)

J'AI MON VOYAGE . . .

*DÈS QUE JE SUIS PARTI.
VOYONS!*

20.

CENT ANS PLUS TARD

Je ne voudrais pas que passent inaperçus les cent ans de Stephen Butler Leacock, le plus grand humoriste de chez nous, le Montréalais intégral, l'ami d'Édouard Montpetit et le raconteur inégalé de son époque. Stephen Leacock naquit en Angleterre, le 30 décembre 1869, et il est mort à Toronto le 28 mars 1944. Mais il vécut à Montréal.

Les visiteurs de notre ville auront peut-être deux fois plus de plaisir à venir chez nous quand ils auront lu les ouvrages de Stephen Leacock. Essayons de dire qui était cet homme. Ce qui surprend, de prime abord, c'est que Stephen Leacock était professeur d'économie politique à l'Université McGill. On ne peut voir là un chemin qui conduit directement à l'humour. Il était le premier à en rire. Les étudiants de son temps s'en amusaient également. Toujours vêtu d'une façon invraisemblable: "his angular overcoat, his missing buttons and his faded hat" faisaient la joie de tous. Il était, comme on dit aujourd'hui, très populaire.

Est-ce que cette popularité déplaisait aux autorités puritaines de la respectable institution? On ne sait pas. Mais, lorsque vint l'âge de la retraite, on le lui fit savoir très clairement. Cela n'amusa pas Stephen Leacock. Il considéra que la plaisanterie n'était pas très drôle.

Les hautes autorités de l'université McGill n'étaient pas précisément des comiques. Leacock, ulcéré, décida de ne faire aucune déclaration, sauf celle-ci:

— Du haut du Ciel, j'aurai toute l'éternité pour les conspuer!

Les attitudes ont un peu changé à McGill, si bien qu'aujourd'hui on reconnaît l'importance internationale de Stephen Leacock. Un voyageur curieux pourra retrouver à la bibliothèque de l'université des éditions originales, des manuscrits, etc. (plus précisément, je conseille à toute personne de s'adresser à l'Édifice Stephen Leacock — les temps changent! — qui se trouve situé rue McTavish près de la rue McGregor.) Du haut du Ciel, qu'est-ce que Stephen Leacock doit bien penser de cela. Tel que nous le connaissons, il a dû prendre le parti du pardon et de la rigolade.

Tous les Montréalais et tous ceux qui visitent notre ville connaissent l'existence de cette surprenante voie, à plus d'un point de vue, celle que l'on appelle vulgairement la "Main". D'où vient ce nom? La première explication que l'on donne, c'est que la rue Saint-Laurent divise en deux, en numérotage de portes, en classes sociales, en tout ce que vous voudrez. . . la ville de Montréal: l'Est. . . et l'Ouest-ma-Chère. Tel n'est point l'avis de Stephen Leacock qui a révélé une vérité connue de peu: la "Main" portait autrefois un nom bien français: "Rue Principale du Faubourg Saint-Laurent". Évidemment, la "Main", c'est plus court.

Puisque nous parlons de tourisme et de voyage, terminons par une petite aventure de Leacock. En anglais, on est "docteur" dans beaucoup plus de secteurs qu'en français. Cela peut causer des confusions. Ainsi, lorsque Stephen Leacock devint "Doctor", il décida de faire un voyage en Europe. Sur la liste des passagers du paquebot, il trouva tout à fait normal de se faire inscrire sous le nom de "Doctor Leacock". Un jour, on frappe à la porte de sa cabine. Le commandant désirait le voir. Bon. Sans trop se presser, selon son habitude, il se dirige chez le commandant. Il s'agissait de soigner une personne qui s'était brisé un genou. Démarche inutile: le docteur Leacock avait été précédé par un "Doctor of Divinity"...

John Culliton, l'excellent commentateur de Stephen Leacock, écrit: "Montréal est la femme fatale des villes de l'Amérique du Nord". Je crois qu'il ne trahit pas la pensée du Maître.

(3 janvier 1970)

VOYAGER C'EST VOLER
SUR DES AILES EMPRUNTÉES

21.

A BADDECK, AUJOURD'HUI...

Quand on arrive en Nouvelle-Écosse, on est très bien accueilli. Les charmants petits kiosques de renseignements cachent (que dis-je là!) nous révèlent des jolis sourires et des secrets utiles au plaisir du séjour. Un des buts de mon voyage était la célèbre promenade du "Cabot Trail". La jeune fille me conseilla d'établir mon port d'attache à Baddeck.

Ce Baddeck (déformation du mot indien "Abadak" qui signifie quelque chose comme un "endroit situé près d'une île") est un petit village (population inférieure à mille habitants). Ces habitants ne pouvaient pas deviner, au début du siècle, que leur village deviendrait célèbre dans l'histoire de l'aviation au Canada. A moins d'une inspiration du Ciel, c'était imprévisible!

Voici comment les choses se sont passées. L'inventeur du téléphone, Alexander Graham Bell, allait en vacances à "Beinn Bhreagh" (mots gaéliques qui signifient "Belle

Montagne"). La propriété de Bell, qui existe toujours et qui est habitée par les descendants de l'inventeur, est située à trois milles de Baddeck.

Depuis plusieurs années, Bell s'intéressait au vol du "plus lourd que l'air" et à la possibilité de faire voler un homme dans cette machine. L'historien Frank H. Ellis raconte que le savant faisait des expériences avec des cerfs-volants de grande taille et de formes diverses.

A la fin de l'été 1907, le projet fait un pas en avant. Deux jeunes Canadiens (n'oublions pas que Bell a pris la citoyenneté américaine) de Toronto, tout au moins diplômés de l'Université de Toronto, en construction mécanique, sont invités à Baddeck dans la somptueuse propriété de Bell. Buts de cette réunion: jeter les plans d'un avion et trouver les moyens financiers d'entreprendre sa construction. Ici se situe un détail peu connu: Madame Alexander Bell, intéressée par les travaux des trois hommes, s'offrit à financer l'entreprise. Les femmes sont comme ça, parfois! Il faut ajouter qu'elle était riche.

Ainsi fut fondée l'Aerial Experiment Association, qui comprendra Alexander Graham Bell, les deux jeunes ingénieurs canadiens John A.D. McCurdy, Frederick "Casey" Baldwin, plus tard Glenn H. Curtiss et, à la demande du gouvernement des États-Unis, le lieutenant Thomas Selfridge.

Les événements vont maintenant se précipiter.

1. Bell, avec une logique admirable, déclare qu'il faut d'abord un moteur! Il s'adresse à Curtiss qui a un petit atelier de motocyclettes à Hammondsport, New York. Tous les travaux de construction auront lieu en cet endroit.

2. On construit d'abord le "Red Wing". Moteur 40 chevaux. Premier vol, à Hammondsport, le 12 mars 1908. "Casey" pilote.

3. On construit le "White Wing".

4. On construit le "June Bug".

5. Enfin, on construit le "Silver Dart", l'avion qui nous intéresse le plus. Et Bell décide qu'au moins une de ses "machines" volera au Canada et ce sera tout naturellement à son cher Baddeck.

6. Le 23 février 1909, le "Silver Dart" quitte la surface glacée comme une patinoire du lac Bras d'Or et vole sur une distance d'environ un mille. John A. D. McCurdy pilote. Premier homme qui ait piloté un avion au Canada. Premier homme qui ait piloté un avion dans tout l'Empire Britannique.

Toute cette belle histoire des pionniers de l'aviation est inscrite au Musée Alexander Graham Bell, à Baddeck, dans l'île du Cap Breton.

(27 février 1969)



J'AI MON VOYAGE . . .

**QUAND J'ENTENDS, À LA RADIO,
VAN GOGH CHANTER "PRÊTEZ-MOI
L'OREILLE".**



22.

AU COEUR D'ISTAMBOUL ET DU SÉRAIL

J'avais lu jadis, dans un dictionnaire, que le mot "harem" est un mot d'origine arabe, bien sûr (HARAM), et qu'il signifie "la chose sacrée". Sacrée chose, en effet! Polygamie permise. A nous, les plaisirs! La fréquentation de ces belles personnes est alors réservée à d'autres. Hélas! Seuls, califes, sultans, émirs et gens très riches ont le droit et la possibilité d'entretenir un harem d'une centaine de jolies femmes. Déjà, c'est beaucoup, même pour celui qui manifeste un vif appétit.

Quand vous aurez l'occasion de passer par la Turquie, ne manquez pas d'acheter une bague de harem. Ce cadeau-là plaît toujours. La bague de harem est composée de cinq anneaux. Les anneaux sont réunis à la base. Cette réunion symbolise l'autorité du sultan. L'anneau du centre représente la "sultane mère", celle qui a donné un fils au sultan. Les autres anneaux représentent les quatre favorites officielles. Quelle formidable émulation chez les autres!

Cette façon d'envisager la vie, un peu trop joyeusement, a disparu en Turquie. On m'a dit, là-bas, et avec beaucoup de sérieux, que le harem était complètement mort. Je l'ai cru. Une autre institution historique disparaît ainsi, ce qui n'est pas de nature à ennuyer les voyageurs puisque nous n'y avons pas droit! Ces demoiselles étaient en quelque sorte cloîtrées, en plus d'être gardées par des colosses appelés "eunuques". Pour s'assurer de la fidélité totale de ces couventines, les eunuques eux-mêmes se laissaient castrer, aussi correctement que les chanteurs de la chapelle Sixtine. Voilà la bonne façon de pratiquer la vertu! La plus douloureuse au début, mais la plus facile ensuite.

Kemal ("Le Parfait") Ataturk ("Père de tous les Turcs") est à l'origine de grandes réformes sociales en Turquie. Aujourd'hui encore, sa mémoire est respectée. (Il est mort en 1938). Notamment, il émancipa la femme.

A l'arrivée en Turquie, les voyageurs ont certaines difficultés à s'entendre sur le vocabulaire. Difficultés vivement surmontées. Il est important d'être guidé. J'ai, pour ma part, choisi un système: je demande un étudiant ou une étudiante qui parle français. Ainsi, par exemple, j'ai appris que le "sérail" était le palais royal à l'époque du sultanat, tandis que le "harem" n'en est qu'une faible partie: quelques centaines d'appartements au maximum!

La première visite du voyageur doit être réservée au sérail de Topkapi. (Le cinéma s'en est largement servi). Istamboul ne serait pas Istamboul, sans Topkapi. De telles richesses passent l'imagination. Le fameux poignard, bien sûr, est là, couvert de diamants. (Mon guide m'a dit que l'histoire du cinéma était fausse). J'ai vu un diamant tout à fait incroyable, un diamant d'une grosseur . . . 86 ca-

rats . . . ! J'ai vu un trône de cérémonie orné de 955 topazes. Il y a de quoi rester debout !

Les prochaines visites doivent être logiquement consacrées aux mosquées. Elles sont très nombreuses et souvent très belles. A l'origine, la mosquée est essentiellement un temple, un lieu de prières et le centre du culte musulman. Il est interdit d'y pénétrer autrement que déchaussé. Si bien que vous en sortez avec un rhume !

De toutes celles que j'ai vues, je retiens d'abord **Sainte-Sophie**, sainte qui n'a rien à voir avec la sainte du même nom, celle qui baptisa ses trois filles des noms de "Foi", "Espérance" et "Charité" . . . noms difficiles à porter dans la vie de tous les jours ! Non. Il s'agit plutôt de la sagesse. "Aya Sofia" ou "Hagia Sofia", c'est-à-dire "Sagesse Divine". L'histoire de cette mosquée est passionnante. De l'église de Constantin à la Sainte-Sophie des catholiques, à la mosquée à minarets, au musée d'aujourd'hui, la route a été longue. Prière de ne pas l'oublier.

La mosquée du **Sultan Ahmet I**, c'est-à-dire la mosquée Bleue, on ne devrait pas en parler. Quelle merveille ! Quand on arrive par bateau et qu'on la voit du fond de la Corne d'Or, elle fait oublier **Sainte-Sophie**, qui est en face. Le bleu de l'intérieur n'est pas un mensonge.

Le poète turc Akif a dit, parlant d'une autre mosquée, celle de la sultane mère :

— Venue de la mer, échappée de l'onde, métamorphosée en dôme de pierres et de perles . . .

On pourrait en dire autant de la mosquée Bleue.

(11 novembre 1967)

J'AI MON VOYAGE . . .

HIPPIE APRÈS?

23.

LE COMBAT CONTRE L'ATLANTIQUE

Quand on songe combien il est facile aujourd'hui de traverser l'Atlantique, que ce soit en avion ou en paquebot, on a peine à imaginer les difficultés que les pionniers ont éprouvées pour établir des lignes régulières entre le nouveau et le vieux continent. Pourtant l'établissement de lignes régulières a été une préoccupation constante chez tous les armateurs.

Au temps de la marine à voile, on ne pouvait pas y penser sérieusement. L'incertitude était trop grande. Il fallut attendre l'invention de Robert Fulton et la mise en service du "Clermont" qui assura une liaison régulière entre New York et Albany (à partir de 1807). Fulton est vraiment le père de la navigation à vapeur. Mais, s'aventurer sur l'Atlantique avec deux roues et de la vapeur . . . c'était beaucoup!

Les Américains imaginèrent un compromis: le trois-mâts mixte, voiles et vapeur. Il fit la traversée de New

York à Liverpool (1819) en vingt-huit jours. Cependant les puristes de la vapeur n'étaient pas tout à fait contents. La belle aventure du "Savannah" allait reprendre chez nous.

Le "Royal-William" fut construit aux chantiers de Québec. Il reçut sa mécanique à Montréal. Il fut lancé le 27 avril 1831. Il fit sensation. Monsieur Samuel Cunard, l'un des armateurs, était bien content. Tout d'abord il assura un service entre Québec et Halifax. Une épidémie de choléra s'étant déclarée à Halifax, il fallut supprimer ce service. Les armateurs décidèrent de vendre le vapeur.

Les nouveaux propriétaires décidèrent de l'envoyer à Boston. Détail intéressant pour les historiens: le "Royal-William" devint donc ainsi le premier vapeur britannique à pénétrer dans un port des États-Unis. Toujours en 1883, la décision fut prise de l'envoyer en Angleterre pour la vente.

Ici se place la fameuse traversée. Il quitta Pictou, en Nouvelle-Écosse, le 18 août et il mit vingt-cinq jours pour effectuer ce que certains considèrent comme la première traversée de l'Atlantique par un vapeur. D'autres soutiennent que ce bateau avait des voiles. D'après les dessins que j'ai vus, cela est certain. Mais c'était en quelque sorte des "voiles de secours". De plus, tous les quatre jours il devait s'arrêter pour que l'on nettoie ses chaudières. Les voiles pouvaient alors servir à tenir le cap.

Il a ensuite été loué au gouvernement portugais, puis vendu aux Espagnols. Là, il changera de nom pour s'appeler "Isabella Seconda". Puis, en 1840, sa coque de bois semble trop fatiguée. On le retire. Mais ce fut un moment dans la marine de chez nous.

Le "Sirius" et le "Great Western" ne mouilleront dans le port de New York, partis de Liverpool, que cinq ans plus tard. Le départ est donné. Les grandes lignes transatlan-

tiques vont se créer. La création de l'hélice accélérera le mouvement. L'hélice fut inventée par un Français du nom de Charles Dallerey, en 1803. Il a été ridiculisé et il est mort dans la misère la plus totale.

Dès que le tourisme a commencé pour de bon, il s'est publié des guides. Lenôtre, grand chercheur, a découvert un "Guide des Voyageurs" publié sous le Premier Empire. En voici de courts passages:

a) "Celui qui entreprend un voyage d'agrément ne restera pas sans occupation: quand il aura pourvu aux besoins de son bétail, qu'il aura nettoyé, lavé, nourri, tué, plumé ou dépouillé, fait rôtir et mangé ses bêtes . . . prendre part à la manoeuvre . . .

b) "Qu'il se garde d'avaler sa salive, en cas qu'il y ait un malade à bord . . .

c) "Ne jamais quitter la ceinture de sauvetage garnie de plusieurs centaines de vieux bouchons . . .

d) "Qu'il raconte à l'équipage des historiettes propres à épanouir la rate . . ."

Et ils appelaient ça "un voyage d'agrément"! Les choses ont tout de même un peu changé, non?

(11 mai 1968)

J'AI MON VOYAGE . . .

QUAND, À FRANCFORT, J'ENTENDS
(AVEC L'ACCENT QUI CONVIENT)
LA SERVEUSE ME DEMANDER:
— MONSIEUR PRENDRAIT-IL
UN BIFTECK POMMES FRITZ?

24.

SANCERRE OU LA PAIX APRÈS LA GUERRE

Quand on voit les beaux vignobles sancerrois, quand on marche parmi les vignes en compagnie de Simone et d'Alphonse Mellot, les vignerons les plus réputés du pays, quand on s'extasie devant le calme et la beauté d'un dimanche après-midi tout ensoleillé, on a du mal à croire que Sancerre fut jadis un pays de guerre. Et pourtant cela est vrai.

Situons d'abord Sancerre. C'est une banlieue du Paris moderne! Je veux dire par là que Sancerre s'élève à environ 125 milles du centre de Paris. On ne comprend pas le rôle joué par Sancerre dans les guerres de religion, si l'on n'a pas observé "l'élévation" qui ne conduit pas fatalement au ciel mais qui fait de la ville une forteresse naturelle. Cette situation avantageuse suppose des coteaux. Ces coteaux sont favorables à la culture de la vigne. La vigne donne du bon vin.

Moralité: il vaut mieux boire un verre de vin que partir en guerre!

A propos de vin, j'ouvre ici une parenthèse souriante. Dans l'admirable préface de "Sainte Jeanne", le maître Bernard Shaw dit qu'il ne faut pas s'offenser du fait que Jeanne se nourrissait d'un morceau de pain trempé dans du vin. Elle n'était pas pour autant alcoolique, car le vin est "l'eau potable des Français!"

Les guerres de religion sont des guerres qui se limitent, aux catholiques et aux protestants, en gros. Les protestants, ce sont les calvinistes. Qui est Calvin? Ne nous fions pas à son visage peu souriant du musée de Rotterdam! Calvin, de son vrai nom Cauvin, naquit en Picardie vers 1509. Il était catholique et cherchait un bénéfice ecclésiastique; il fut tonsuré très jeune.

A Paris, ville de perdition, il fit de très belles études. Dans son genre, Calvin était un grand voyageur: il parcourait la France fuyant les foudres de l'Inquisition. Mon Dieu, il avait un peu raison!

Méfiez-vous de parler de Calvin comme d'un guerrier. Ses partisans, peut-être. Les guerres de religion semblent en elles-mêmes assez stupides. Du moins, je le crois. Discorde, division, intolérance. Ce sera la guerre. Ce seront les guerres. Les Français sont divisés. Chaque parti fait appel aux étrangers, autant pour des raisons d'argent que pour des raisons de lansquenets! C'est bien simple, on se croirait à l'heure présente!

Sancerre, haut perché, tu as oublié les guerres de religion. Lorsque je me promenais, au petit matin, que j'allais dire bonjour au curé, que je saluais les villageois comme si je les connaissais, je ne pensais pas aux guerres, je

pensais à la douceur de ton ciel, à la Loire et à ton vin unique au monde.

Un je ne sais quoi de paisible, précisément, fait de Sancerre un coin de vacances et de repos bien différent des plages à la mode, où trop souvent la cohue ne nous change guère de celle de nos grandes villes. Une bonne promenade à pied jusqu'à Saint-Satur, et là je vais mettre en colère tous mes amis sancerrois, vous fera le plus grand bien. Les guerres de religion sont terminées depuis fort longtemps, mais une certaine guerre continue toujours entre Sancerre et Saint-Satur. Heureusement, les guerriers ne sont pas armés!

Ce que j'ai trouvé d'agréable dans le Berry, c'est qu'on retrouve partout l'accent de chez nous. Bon voyage berichon.

(23 mars 1968)

VOYAGER, C'EST . . .

*MOURIR D'ENNUI DANS UNE VILLE
OÙ, PRÉCISÉMENT, CE JOUR-LÀ,
TOUS LES BARS SONT FERMÉS.*

25.

THOMAS COOK, PREMIER AGENT DE VOYAGES

Nous n'avons pas à nous plaindre de nos agences de voyages, bien au contraire. Nous voyons là une institution commode et qui ne coûte rien. C'est bien la seule! Mystérieusement, ce semblant de manque à gagner n'a pas empêché le bon Thomas de devenir très riche. Voyons la chose de plus près et commençons par le commencement.

(A ceux qui aiment voyager, je recommande l'excellent livre d'André Castelot "La Belle Histoire des Voyages", dans lequel j'ai pris sans ruse le principal de mes renseignements.) A l'âge de dix ans, Thomas était aide-jardinier, ce qui en principe ne prédispose pas aux voyages (ce renseignement se trouve dans un ouvrage précieux "Encyclopaedia Britannica"). Né à Melbourne dans le Derbyshire le 22 novembre 1808, de parents pauvres mais honnêtes, Thomas fut dans l'obligation d'exercer tous les métiers. A l'âge de 20 ans, il se fit prédicateur. Voilà un détail qui est très important pour la suite!

En 1832, Thomas Cook se marie. Ce simple geste à la fois sacré et profane rend un homme sérieux. De plus, monsieur Cook est un "teetotaler", en d'autres termes un néphaliste, un adepte de l'eau pure. Dans l'antiquité, on offrait ces libations (eau pure ou eau de miel) aux divinités infernales ou rustiques. Ce sont des usages qui se sont un peu perdus depuis ces temps lointains.

Je reviens à l'ouvrage d'André Castelot et au travail de Thomas Cook. Si l'on veut parler de voyages organisés, comme on les entend aujourd'hui, le premier d'entre eux aurait eu lieu le 5 juillet 1841. Direction du voyage: Cook. Prix du voyage: un shilling. Longueur du voyage: 15 kilomètres. But du voyage: convertir d'autres de ses compatriotes à la tempérance. Nombre de clients pour ce premier voyage: 570 personnes. Pôles du voyage: Leicester et Loughborough.

Qu'on aime ou qu'on n'aime pas la "Société de Totale Abstinence", il faut bien convenir que pour un coup d'essai c'était un coup de maître. Thomas Cook ne pouvait pas se douter qu'il venait de créer une sorte de secours gracieux à tous les voyageurs, mode de secours qui allait se répandre partout dans le monde libre. Personne aujourd'hui n'entreprend un périple d'une certaine importance sans avoir recours aux bons offices d'une agence de voyages.

Quelques pensées de Thomas Cook:

1. Le tourisme est "un moyen d'unir l'homme à l'homme et l'homme à Dieu".

2. "Il est merveilleux de voir, en voyage, s'effondrer les préjugés et les barrières, s'adoucir les passions mauvaises, se développer l'intelligence et la culture, et en même temps la sympathie, enfin rapprocher les humains pour le plus grand bénéfice de tous".

3. Thomas Cook n'oubliait pas les jeunes, "qui, en quelques heures de voyage, peuvent acquérir plus de connaissances qu'en des années d'études".

Thomas eut une tendre pensée pour les ouvriers, pour tous ces pauvres diables qui étaient forcés, au milieu du dix-neuvième siècle, comme aujourd'hui, de travailler le jour. Il organisa, à leur intention, des "voyages au clair de lune..." La totale abstinence, c'est bien joli, mais tout dépend de quoi on s'abstient!

Celui qu'on allait bientôt surnommer le "Napoléon du tourisme" ne pouvait pas limiter son activité à l'Angleterre. Il songea d'abord à Paris, car à Paris il y avait l'exposition de 1855. Mais Paris et la totale abstinence ne vont pas toujours ensemble! D'où le tourment du bon Thomas qui aurait aimé mieux organiser des pèlerinages ou des cures dans les villes d'eau.

Le voyage eut lieu et ce fut un succès. Dans l'histoire du tourisme international, c'est une date. Thomas Cook avait quand même pris la précaution de déclarer à ses voyageurs: "Nous voulons que toutes les classes de la société anglaise puissent visiter Paris, admirer cette ville au passé chargé de gloire, tout en dénonçant les erreurs et les vices qui assombrissent son atmosphère..."

578 Anglais s'inscrivirent. Ce furent les premiers "cooks" et "cookesses" (Pierre Loti). L'agence de voyages, l'agence moderne, était née.

J'AI MON VOYAGE . . .

*LE SOIR OÙ JE VAIS
RETROUVER UNE AMIE TRÈS
CHÈRE QUI NE M'ATTENDAIT
PAS.*

26.

QUAND LA MER NOIRE NE L'EST PAS...

... elle est bleue, elle est verte ou elle est glauque. Certains disent qu'elle est rouge, parce qu'elle aurait plutôt tendance à être socialiste!

Expliquons-nous le plus clairement possible. Quand j'ai vu la mer Noire, pour la première fois, sous un soleil radieux, à bord d'un vaste yacht, embarcation plus que magnifique, il m'a semblé que la mer Noire était verte. Je n'ai rien dit. Je me suis raconté que, certains jours, il se pouvait bien qu'une mer... comme certains êtres humains, comme certaines bêtes, comme certaines fleurs... change de couleur. Un jour, on est bleu. Le lendemain, on est rouge. Ainsi va la vie et ne faisons pas de politique!

Parlons plutôt de géographie. La mer Noire est, comme on dit, une vaste étendue d'eau. La rive nord est russe, la rive est sera toujours roumaine (grâce à Nicolas Doclin!), la rive ouest est bulgare et toute la rive sud et sud-ouest appartient au peuple turc.

Le voyageur doit tenir compte de cette géographie pour tirer de son séjour la plus grande joie possible. Le

système hôtelier dépasse ce que nous entendons sur les pays socialisants. Je veux exprimer là que la légende n'est pas fondée. On est bien logé, on mange fort bien et on ne peut sérieusement se plaindre de rien. Si on y va pour faire la guerre civile, c'est autre chose...

Le prolongement naturel de la mer Noire restera toujours la mer d'Azov ou mer de Zabache. Elle reçoit le Don, ce qui n'est pas un jeu de mots! Les ports de la mer d'Azov ont une grande importance pour le commerce soviétique et pour tous les voyageurs qui gardent précieusement dans leur coeur le goût de l'aventure.

Revenons vers notre mer Noire. Yalta nous attire en premier lieu parce qu'une certaine "conférence" s'y passa au mois de février 1945 et que des gens comme Churchill, Roosevelt et Staline (ils sont tous morts) y réglèrent à peu près le destin du monde entier.

Yalta, cependant, a un autre intérêt. C'est peut-être la plus belle station d'été de la Russie (en Crimée ou, officiellement, en Ukraine). Les voyageurs seront bienvenus et bien reçus. Il importe à ce propos de vérifier tous les prix (les restaurants et les hôtels) auprès d'une agence sérieuse. Les voyages doivent comporter le moins de déceptions possible. Ne courons pas après les embêtements. Les aventures sont une chose, les embêtements en sont une autre! En pays socialistes comme en pays capitalistes.

Quitter la mer Noire par le Bosphore laisse un souvenir merveilleux. Le détroit n'est pas large et, par beau temps, le spectacle est splendide: on se croirait au théâtre. J'ai vu sur le Bosphore une image étrange, j'ai vu une maison qui avait reçu la visite d'un bateau. Sans blague!

Un soir de brume (de grande noirceur et de vodka peut-être?), un bateau soviétique est entré sans prévenir dans

une maison turque. Imaginons un peu la surprise des gens qui étaient là, bien tranquilles, en train de boire leur café (turc). Le bateau n'est plus là, mais on a toujours l'occasion de voir cette étrange maison quand on voyage sur le Bosphore. J'ai constaté que les marins grecs, automatiquement, éclatent de rire.

Ce détroit a une telle importance stratégique qu'on n'a pas lieu de s'étonner d'y voir un certain appareil militarisé. Il ouvre, pour les Russes, la voie antique vers la mer de Marmara et la mer Egée, enfin vers la Méditerranée. En d'autres termes, c'est la porte vers les conquêtes militaires sans doute, mais c'est surtout la porte vers le soleil.

(10 février 1968)

J'AI MON VOYAGE . . .

**QUAND MON RHUM DES
ANTILLES GOÛTE UN PEU
LE COKE.**

27.

FAITE DE COEUR ET DE LANGUE

Quoi donc? Je vais tout vous expliquer dans quelques secondes. Il y a un homme que j'aurais aimé connaître et c'est E.-Z. Massicotte (E.-Z., on le devine, signifie ou veut dire sans le dire Édouard-Zotique). Dans un ouvrage rempli d'anecdotes plus savoureuses les unes que les autres, j'ai lu ce que vous allez lire. A ce moment-là, je faisais route vers Québec et je me suis arrêté tout naturellement à Nicolet, pays où j'ai passé ma folle jeunesse. J'ai retrouvé un ancien professeur et je me suis entretenu avec lui du sort que l'on ferait à la bibliothèque du Séminaire, la plus extraordinaire peut-être de nos bibliothèques québécoises.

Tout en causant et en buvant le verre de l'amitié, nous en arrivons à l'histoire vraie que rapporte Massicotte. Le personnage principal de cette histoire se nomme Jean Laplaque. Il aimait boire et boire lui donnait de l'esprit. Imaginons que notre Laplaque avait une certaine notoriété. Un jour, interrogé par le Gouverneur Général du Canada sur son goût pour l'eau de vie, il répondit que c'était un extrait de langue et de coeur...

-?...

Il s'expliqua alors en ces mots :

“Quand j'ai bu, mon coeur est sans crainte et ma langue parle cent fois mieux!”

Ceux qui me font l'honneur de me lire savent que je n'invente rien... sauf des cocktails ou, si vous aimez mieux, des coquetels. Mon premier, c'est le Saint-Éloi. Vous pensez! On le boit principalement au Castel du Roy, à Montréal. La recette était demeurée secrète et il a fallu que cet ami, Guy Dubosq, le patron, la rende publique dans une certaine revue. Depuis ce jour, je lui en veux, évidemment. A peine nous parlons-nous devant un Saint-Éloi! Et toi, Georges Castel qui m'as aidé, où es-tu? Je suis sans nouvelles de toi, vieux connaisseur. Quelle création! Quelle biture!

Quand j'écris que j'ai inventé des cocktails, j'exagère un peu. J'en ai inventé un! D'abord! Et voici la recette telle que révélée par Guy l'indiscret. Vous le savez, sans doute, notre ami Dubosq a été formé par les meilleurs barmen du monde dont Vanetti du Lido de Paris. A mon tour de jouer! Je le cite au texte.

RECETTE DU SAINT-ÉLOI

½ once Apricot Brandy

1½ once Rhum blanc ou brun au goût

3 onces de jus de pamplemousse

Shaker et verser

A votre Santé! Salute! Prosit! Salud!

Stimulé par l'invention de ce Saint-Éloi, je viens d'inventer un deuxième cocktail très rafraîchissant l'été. Je le donne tout de suite à tout barman qui a de la curiosité.

Voyons comme c'est simple. Le nom de ma création: le vercola.

RECETTE DU VERCOLA

La taille du verre n'a pas d'importance. Tout dépend de la soif du client. Déjà, c'est un avantage.

Dans ce verre, de la glace.

Sur cette glace, vous versez du vermouth blanc, c'est-à-dire sec. (Teneur en spiritueux: environ 18 pour cent.)

Vous colorez ensuite avec du Coca-Cola. J'insiste sur le verbe "colorer", car toute la subtilité réside là.

Le zeste de citron est indispensable. Et voilà, vous servez.

Puisque nous parlons de Coca-Cola, je voudrais vous faire des "révélations" à son propos. On ne sait vraiment pas de quoi est fait le Coca-Cola... Même "Encyclopaedia Britannica", édition 1968, n'en sait rien, l'encyclopédie en 23 volumes qui sait tout. Les gens de Coca-Cola sont de grands cachottiers. Ils gardent soigneusement leur "secret". Dans le Grand Larousse, édition 1961, en dix volumes, j'ai trouvé!

En premier lieu, j'ai découvert que ce soda n'avait pas de genre en français: on peut aussi bien dire "une" ou "un" Coca-Cola. Dans notre pays, l'usage veut que le Coca-Cola soit du genre masculin, un homme quoi!

Qu'est-ce que nous buvons quand nous prenons un Coca-Cola? Voilà une question fondamentale! Advenant que le "secret" demeure entier, nous ne saurions vivre un instant de plus.

Là, je suis tenu de citer le Grand Larousse: "Soda composé de substances végétales, d'extraits de feuilles de coca (décocainisées) et de noix de cola, de sucre de caramel, d'eau purifiée et de gaz carbonique."

Les mariages entre le Coca-Cola et les spiritueux ont été nombreux. Je dois donc, malgré ma dernière invention, dire que le plus célèbre de tous ces mariages fut "Rhum & Coca-Cola". Mais attendons l'avenir...

28.

LA "VILLE DE MAJESTÉ": BORDEAUX

La mort de François Mauriac brusquement m'a rappelé les heures passées à Bordeaux; la Garonne, fleuve de France et d'Espagne dont le rôle fut immense au temps de la navigation à voile; ma visite à "Malagar" et mes deux rencontres avec le romancier.

La première eut lieu à Paris, tout de suite après la guerre. J'en conserve un souvenir très précieux: un exemplaire de **La Robe prétexte** portant l'inscription "à M. Éloi de Grandmont en cordial souvenir François Mauriac". L'entretien avait pris une tournure un peu surprenante. Je lui dis que la lecture de ses romans était interdite dans notre collège. Il n'en revenait pas. J'ajoutai qu'elle m'avait été permise grâce à un prêtre. Il m'a semblé qu'il rougissait. Son regard était aussi aigu que son nez.

L'éternel reproche que l'on faisait, à ce moment-là et même plus tard, à Mauriac, c'était son catholicisme un

peu trouble. . . Mais revenons à nos moutons. J'avais lu tous ses romans et cela m'avait donné le goût de connaître le Bordelais. L'occasion se présenta par le biais de son fils. J'appris qu'il allait se reposer à "Malagar" des tracas de Paris. Puisque j'allais admirer le décor de ses romans, pourquoi ne pas tenter de revoir l'auteur.

Gérard Pelletier me dit que je ne serais peut-être pas très bien reçu. Il en avait fait l'expérience (on retrouve un mot là-dessus dans le fameux "bloc-notes" de Mauriac). Il m'accorda quinze minutes d'entretien. Je n'ai retenu qu'une phrase des propos du maître. Il ne parlait pour ainsi dire pas, prétextant que sa voix était plus malade que d'habitude. Il dit: "Je trouve que les Canadiens ont une étrange façon de croire en Dieu." Je me gardai bien de m'embourber dans une réponse.

J'aime l'aventure, mais pas poussée à ce point-là! J'ai du respect pour les croyances des autres, mais j'aime aussi qu'on respecte la mienne. Tous ces propos nous éloignent de Bordeaux, de l'aristocratie du bouchon et de bien d'autres sujets d'intérêt. Je suis entré, sur la pointe des pieds, à l'église Saint-Éloi . . . que l'on trouve facilement en prenant le cours Victor-Hugo. J'étais d'autant plus impressionné (aveux d'ignorance) que je ne savais pas que cette église existait à Bordeaux. Je marchais tout bonnement vers la Garonne et, tout à coup, je me retrouve chez mon saint préféré! J'entre et j'allume un lampion pour ma mère. Elle aimait tellement ce prénom qu'après avoir donné naissance à un enfant qui est mort en bas âge, elle redonna à son onzième enfant le nom d'Éloi. Devant cette détermination, nous n'avons qu'à nous incliner. Comme devant saint Éloi, d'ailleurs.

Un texte tiré de la "France mystérieuse", un de ces fameux Guides Noirs, dont je recommande toujours la lecture aux touristes comme aux voyageurs, dit: "Défense de voler dans les airs. Quatre Espagnols, Castalin, Ferdillo, Torrados et Frosela, auxquels on reprochait de se faire porter dans les airs par le diable, furent condamnés à mort, par arrêt du parlement de Bordeaux, du 10 mars 1610. Ils furent brûlés place du Marché-aux-Porcs, avec leurs livres, caractères, couteaux magiques et parchemins. Ils moururent sans donner le moindre signe de repentir."

On commence à comprendre ce cher sorcier que fut François Mauriac, natif de Bordeaux.

Ville du commerce, ville des îles, ville des négriers, elle fut, tout au long des siècles, prospère. Même aujourd'hui, son port, ses routes et ses constructions modernes sont en plein progrès. Vous retiendrez qu'il faut voir absolument l'Ancien Château-Trompette, la Place des Quinconces, la Cathédrale Saint-André, le Grand-Théâtre (un des plus beaux du monde) et la Tour Saint-Michel. Je ne dis pas tout afin que vous ayez de belles surprises à Bordeaux.

Et il y a l'aéroport de Mérignac, l'aéroport de Bordeaux, connu de par le monde, qui vient en contradiction avec la "Défense de voler dans les airs"! On va jusqu'à y construire des avions!

Pourquoi ai-je écrit de Bordeaux: "ville de majesté"? L'expression nous vient, je crois, du maréchal de Richelieu, à moins que ce ne soit de Tourny ou de Dupré de Saint-Maur. Ma science n'étant pas assez grande sur ce point précis, je vais citer le dictionnaire: "Ceux-ci (déjà

nommés) s'étaient adressés aux plus célèbres architectes de leur temps, Jacques Gabriel et son fils Jacques-Ange, Victor Louis, pour faire de Bordeaux une ville de majesté."

Moi qui aime Bordeaux, j'estime qu'ils y sont parvenus. Dans vos petites notes de voyage, dans vos projets, même dans vos rêves, n'oubliez pas Bordeaux.

Je n'ai pas cru utile de l'écrire, parce que le monde entier, vous, nous, savons que ce vin est incomparable, le vin de Bordeaux.

(26 septembre 1970)

29.

LES HALLES DE PARIS AUX LUEURS DE L'AUBE

Les Parisiens de passage, les voyageurs de cette année, les touristes soucieux de leur itinéraire, tous doivent se hâter d'aller aux Halles. Car elles vont disparaître. Elles seront reconstruites hors de Paris, mais tout le pittoresque du quartier aura disparu. Comme on dit, c'est le progrès!

Fut un temps où il était chic d'aller aux Halles le soir (je veux dire au milieu de la nuit!) en smoking; les jolies personnes qui nous accompagnaient portaient le vison. Nous formions une grande famille avec les bouchers couverts de sang. Nous revenions dans une aube incertaine, et je crois pouvoir dire que nos pas étaient encore plus incertains que l'aube!

Cette mode a passé, il me semble, mais ce n'est pas une raison pour tout oublier, une raison pour ne pas profiter d'un règne parisien, typiquement parisien, qui s'achève.

Voir l'aube se lever aux Halles de Paris, quel souvenir! J'espère bien y retourner bientôt.

Dans le "Ventre de Paris", Emile Zola écrivit (et pas un mot n'est à changer): "Avec leur mâturation prodigieuse, les Halles entassaient leurs masses géométriques, carrées, uniformes, comme une machine moderne, chaudière destinée à la digestion d'un peuple, gigantesque ventre de métal, boulonné, rivé, fait de bois, de verre et de fonte".

Les Halles de Paris, telles qu'on peut les fréquenter à l'heure actuelle, ont un peu plus de cent ans d'âge. Elles sont l'oeuvre de l'ingénieur Victor Baltard, qui construisit une douzaine de pavillons, gigantesques pour l'époque, et que le peuple a baptisés les "parapluies de fer". . . un peu avant ceux de Cherbourg.

Il y a des halles dans Paris depuis je ne sais combien de temps. Celles que nous connaissons aujourd'hui remontent à Louis le Gros (bien nommé pour se préoccuper du ventre de sa ville). Louis VI le Gros avait épousé une princesse de Hollande et son mariage l'avait mis en appétit. Il se consacra avec beaucoup d'attention aux Halles.

Le terrain qu'occupent les Halles actuelles est celui des Champeaux, et il faut remonter à Philippe-Auguste et à saint Louis pour gratter le mur des origines de l'immense marché actuel.

Le cinquième de la production agricole française passe par les Halles de Paris. Quel spectacle extraordinaire! Quel parfum! Quel arôme aux petites heures du matin! Les fruits et les légumes sont là, sous votre nez, à la tonne. Tout Paris y vient s'alimenter de poésie, ou bien de fruits et de légumes. Quel bazar! Et un bazar bien différent de ceux de l'Orient.

On peut les appeler les Halles, mais aussi les Alles. Dans le premier cas, il s'agirait d'un vieux mot d'origine francique, mot qui signifierait uniquement place publique où se tient un marché. Dans le second cas, un savant nous apprend que c'est parce que, sous Philippe-Auguste, "tout le monde y allait".

Les anciennes rues avaient des noms de corps de métier. L'une se nommait la rue de la Lingerie. D'autres se nommaient la rue de la Chaussetterie. . . la rue de la Fromagerie. . . la rue de la Triperie. . . la rue de la Cossonnerie (ici il y a évidemment un cochon qui ne veut pas dire son nom!)

Quittons la belle époque de Rabelais. Il n'est pas moins vrai que les Halles de Paris sont uniques au monde. Et, de toutes ces rues aux noms si tendres, il en reste quelques-unes. Je pense à la rue de l'Arbre-Sec, à la rue Berger (à cause de mon épouse), à la rue Pirouette, à la rue Mondétour, à la rue du Jour, à la rue au Lard, à la rue des Déchargeurs et, bien sûr, à la rue de la Cossonnerie!

(12 août 1967)

VOYAGER, C'EST . . .

*POUR UNE ADORABLE IGNORANTE,
FAIRE GICLER L'EAU DU BIDET
LÀ OÙ IL NE FAUT PAS.*

30.

L'IMPORTANT, C'EST LA ROSE. L'IMPORTANT, C'EST LA PAUSE...

Loin de moi la pensée de critiquer les autoroutes. Dans un pays comme le nôtre, aux dimensions d'une sorte de Sahara, nous en avons tellement besoin. Cependant il faut bien reconnaître que toutes les autoroutes du monde, y compris les nôtres, engendrent une certaine monotonie. Larousse dit: "Ligne droite dont le déplacement engendre une surface réglée." Cela, c'est à propos des mathématiques. Mais, pour le tourisme, c'est pareil!

Quand j'écris que "l'important, c'est la pause", je veux dire qu'il est très agréable de s'arrêter quand on voyage en automobile. S'arrêter où? Aux bons endroits. Cela tombe sur les sens, si je puis dire!

Autrement, l'automobiliste devient une sorte d'aviateur! Il ne peut pas s'arrêter quand bon lui semble. Ah! il peut

toujours rêver qu'en bas il y a une bonne auberge, mais poser son D-C-quelque-chose dans le jardin de l'auberge représenterait un exploit peu recommandable! Et les clients de cette auberge auraient un peu le droit de protester. Ce me semble!

En automobile, on peut faire un crochet, c'est-à-dire un petit détour. Pourquoi? La pause. "L'important, c'est la pause!" Il faut se reposer, il faut se détendre, il faut dormir et aussi, de temps en temps, il faut manger. D'où l'importance des bonnes auberges et des bons restaurants. Qu'est-ce qui attire le voyageur vers cette auberge plutôt qu'une autre, vers ce restaurant plutôt qu'un autre?

La réponse n'est pas facile. Il est préférable de la nuancer. Parfois, bien sûr, une publicité habilement orchestrée peut attirer le client. Mais M. Point, à Vienne, en France, me répétait:

— La meilleure publicité, c'est celle qui se fait de bouche à oreille! Et il riait de grand coeur.

Mon Dieu qu'il avait raison!

Ajoutons à cela une certaine façon de recevoir le client. Cet art difficile ne se pratique pas partout. Mais, ne soyons pas pessimistes, il se pratique. Où? Eh bien, dans des lieux que trop souvent le voyageur ignore. Je procède par un exemple. Jamais je ne passe du côté de Sainte-Angele (on me dira où est Sainte-Angele?), jamais je ne passe près du nouveau pont de Trois-Rivières, rive sud, sans m'arrêter chez Léo Lévesque. L'accueil est tellement plaisant. D'ailleurs, le restaurant se nomme "L'Accueil"!

Léo n'est pas collet monté. Il est cordial. Il est souriant. J'ai chaque fois l'occasion de retrouver un ami. Sa table est une des meilleures que je connaisse. J'y ai rencontré un curé, avec qui j'ai discuté longuement de l'existence de Dieu! J'y ai rencontré un boucher-grossiste qui avait une connaissance parfaite de la civilisation gréco-latine! J'y ai rencontré un groupe d'ingénieurs qui discutaient du problème de nos ports de Québec et de Montréal, de leur santé (à la table d'un restaurant, parfait!), face à la concurrence des ports des États-Unis. Devant un bon verre de cognac, merveilleux! Et, toujours, le sourire de Léo. La vraie pause! Que veut-on de mieux? Voilà en partie pourquoi Léo a bonne renommée chez tous ceux qui aiment et respectent l'hospitalité et la bonne chère, car, comme dit le proverbe italien: "qui a mauvais renom est à demi pendu"!

N'est-ce pas saint François de Sales qui a dit: "Il faut soigner le corps pour que l'âme s'y plaise"? Pour lui donner raison, et pour faire une autre pause enrichissante, le Québécois incurable que je suis, lorsqu'il va à New York, a ses petites habitudes. Je me loge à l'hôtel Americana parce que les théâtres de Broadway sont à ma porte et parce que le restaurant de René Pujol, "Les Pyrénées", est également à ma porte et, en troisième lieu, parce que les banlieues plus ou moins lointaines m'embêtent. J'aime le coeur des villes ou carrément la campagne.

Je parle de René Pujol mais je devrais plutôt parler de la famille Pujol, de la "dynastie" Pujol, car, en plein centre du New York des théâtres, ils ont trois restaurants: "Les Pyrénées" "Pierre au Tunnel" et le "Restaurant

du Midi". Tout cela se porte bien et j'aimerais les proposer en exemple à nos restaurateurs du Québec.

Pourquoi les maisons Pujol ont-elles tant de succès auprès du public de New York? Je l'ai demandé à René et je lui ai promis de vous transmettre ses propos le plus fidèlement du monde. René révèle ses secrets avec un accent qui chante et un bon sourire.

Selon lui, les clients fréquentent un établissement plutôt qu'un autre à cause de la table, à cause de la qualité du service, parce que là, ils ne se sentent pas exploités. Mais ce qui compte le plus, dit-il, c'est l'ambiance, la sérénité et une certaine joie de vivre.

Un restaurateur doit savoir s'entendre à la perfection avec tout son personnel. Savoir travailler en équipe. Ne pas s'énerver à l'heure du coup de feu. Autrement, mieux vaut exercer un autre métier. Comme il a raison! J'ai déjà malheureusement été témoin de disputes et disons-le franchement d'engueulades patron-garçons de café, c'est extrêmement désagréable, ennuyeux et inconvenant parfois. René est catégorique: jamais de dispute devant les clients qui ont droit à une paix royale et à la quiétude la plus totale. Chez lui, c'est la pause qui repose.

René a une autre qualité (mais je ne vais pas le vanter éternellement!): il est physiognomoniste. . . Physiognomoniste, qu'est-ce que cela veut dire dans le métier de la restauration ou de l'hôtellerie? Imaginons un petit scénario québécois. Un jour, près d'un lac, vous vous êtes arrêtés à cette auberge que tout le monde connaît. . . Vous avez mangé des langues de morue au four. . . (Essuyer les langues avec un linge, les mettre dans un bain de lait salé, les

enrober de chapelure fine, les mettre dans un lèchefrite huilée. Au four, très chaud, 10 minutes. Au moment de servir, sauce tartare. Recette classique.)

L'occasion fait que vous retournez dans le même canton. Ce goût vous reprend. . . et vous avez envie d'y donner un coup de fourchette. . . Alors, je prétends que si le client a reconnu les lieux et qu'il s'y est arrêté, le patron doit, de son côté et dans son intérêt, le reconnaître. Ce client ne doit plus être, plus jamais, un inconnu de passage.

Cet art est difficile, délicat et, pour tout dire, parfois impossible à pratiquer. Mais il faut le réussir, un peu comme un tour de passe-passe. Cet art fait partie de "l'accueil" dont j'ai déjà parlé abondamment. Dire:

— Bonjour, monsieur Dupont. Bienvenue, madame Durand.

Pour un bon maître d'hôtel ou un bon patron, c'est un mécanisme facile si vous avez devant vous des clients que vous connaissez depuis trois éternités. Dire la même chose à un client que vous n'avez pas vu depuis deux ans devient un peu plus difficile. Mais, ce tour de force, il faut le réussir à tout prix. Là est une des clefs des bons établissements comme ceux des Pujol de New York.

Revenons au Québec et rappelons-nous comment Camilien Houde, homme que l'on ne peut pas exclure de notre folklore, procédait en pareilles circonstances. Il disait:

— Il faut me rafraîchir la mémoire. . . Pensez, un homme de mon âge! Vous vous appelez . . .

— Lacroix.

— Ah! Mais, ça, je le savais! Lacroix. . . bien sûr. . . mais c'est votre prénom que je cherchais!

Éloi de Grandmont

— Gérard.

— Gérard. . . Gérard. . . Je suis impardonnable. Gérard Lacroix, comment allez-vous?

Camilien Houde a fait le coup des centaines de fois et on n'y voyait que du feu. . . du feu de cuisine municipale!

(printemps 1969)

31.

ÉTUDIER L'HISTOIRE DE SON PAYS

Voyager, c'est également étudier l'histoire de son pays.

Chaque fois que je parle de mes voyages acadiens, j'ai l'impression d'écrire une lettre personnelle à mon ami Laurier Hébert! Je vais tenter d'expliquer le pourquoi de mon affection acadienne, en m'inspirant pour les faits, des historiens sérieux.

Il y a des faits que nous ne pouvons pas et que nous ne devons pas oublier: les "Anglais" ont toujours eu la manie et les moyens et la volonté de nous angliciser et de nous protestantiser. Les preuves sont tellement nombreuses qu'on n'en finirait pas de les énumérer ou de les cataloguer. Je précise: quand j'écris les "Anglais", il faut aussi entendre les "Américains".

Le gouverneur Charles Lawrence était, d'après ce que j'en sais, une sorte de crétin, de féroce imbécile, comme on en trouve souvent aux colonies. Ainsi les capitales se

débarrassent à l'occasion d'un fardeau, d'un pénible ou, comme je l'ai entendu à Marseille, d'une "croix". (Un historien moderne nous apprend que cet homme, le gouverneur Lawrence, était "un monstre à forme humaine" ("a monster in human form"). A ce sujet, il est bon de lire George Frederick Clarke. Ses opinions, forcément, ne sont pas partisanses.)

Lorsqu'on visite le parc de Grand-Pré, on tente de se rappeler les notions d'histoire que nous avons apprises, et on s'interroge. On se demande si certains faits nous ont été cachés, de propos délibérés. La concordance des versions et des témoignages demeure troublante. La concordance des dates est parfois contradictoire, si l'on peut dire. On reste rêveur, inquiet, ému.

1. La Guerre de Sept Ans. Ce serait l'explication de tout. Cependant certains historiens s'embrouillent dans les dates et même dans les années. On convient habituellement que cette guerre débuta en 1756 et se termina en 1763. Ce n'est pas toute la vérité. Cette guerre opposait la France à l'Angleterre, principalement. Parmi les causes de cette guerre, on trouve évidemment la rivalité entre Français et Anglais en Amérique du Nord. "L'Angleterre ouvrit les hostilités dès 1755 en capturant en mer trois cents navires marchands français sans déclarer la guerre..." (Larousse).

2. Si l'on plaçait le début de la Guerre de Sept Ans en 1754, comme le fait un historien savant (Bellemare), cela expliquerait pas mal de choses. La Déportation des Acadiens deviendrait alors une horrible vengeance de guerre, un combat loyal (ou si peu) pendant une guerre déclarée. Je ne le crois pas et je veux dire, par là, que je ne crois pas à cette version des événements.

3. Lawrence, dont on sait ce que je pense, fit venir à Grand-Pré un "Bostonnais", le lieutenant-colonel John Winslow, qui chassa le curé de l'église et qui communiqua à quatre cent dix-huit hommes et jeunes gens les dernières instructions de Sa Majesté. Les voici. Elles sont d'une hypocrisie innommable. (Source "Winslow Journal"): "Je suis ici pour vous faire savoir les ordres du roi à votre égard. (Le document est un faux notoire, soit dit en passant). Le devoir que j'ai à remplir, bien qu'impérieux, répugne à ma nature et à mon tempérament, comme il va répugner à vous-mêmes, qui êtes de la même espèce que moi. (Tu parles!) Mais il n'y a pas à tergiverser; vous et moi n'avons qu'à obéir. Vos terres, vos maisons, tous vos troupeaux, tout votre bétail, sont confisqués au profit de la Couronne, ainsi que tout ce que vous possédez, sauf votre argent et vos ustensiles de ménage; quant à vous, vous allez être déportés hors de la province. Et tous les habitants français de ces districts auront le même sort. . . En attendant nous vous déclarons que vous êtes prisonniers du Roi."

4. Les Acadiens sont d'excellents agriculteurs. On leur a volé leurs biens pour les donner à des militaires, qui ne savaient rien faire comme la majorité des militaires. Ce discours de Grand-Pré, le 5 septembre 1755, était une tentative trop ouverte pour détruire le peuple acadien. Elle n'a pas réussi.

* * *

Mon cher Laurier Hébert, toi l'Acadien, je suis tellement heureux à la pensée que c'est chez moi, chez nous, à Nicolet, que s'est retrouvée la famille Hébert après douze ans d'exil, de souffrance et d'errance.

Quel voyage! Nous avons près de chez nous le "Bois des Acadiens": c'est là qu'ils se cachaient contre les fusils.

Voyageurs, quel courage!

(18 avril 1970)

32.

LA NOUVELLE-ÉCOSSE: “CIAD MILE FAILTE”

La première fois que vous lirez “Ciad Mile Failte”, il est possible que vous ne compreniez pas. Ces trois mots signifient pourtant “Cent mille bienvenues”. Ils sont beaux, simples et invitants. Mais c’est en dialecte gaélique. D’où la difficulté. Sur les sentiments, on ne se trompe pas. Sur les façons de parler et d’écrire, nous avons toujours des problèmes dans ce pays!

La Nouvelle-Écosse réunit tous les charmes et tous les avantages des vacances d’été. La preuve en est faite depuis longtemps. Ne parlons pas de pêche, de voile, de natation, de plages sablonneuses, de routes magnifiques, tout cela a été dit. Il est absolument vrai que la Nouvelle-Écosse est devenue un havre de sérénité.

J’ai mes souvenirs de 1946, dans le port de Halifax, où j’étais en compagnie de Jean-Louis Roux. Nous attendions le départ d’un cargo de pommes. Ô doux parfum de la pomme! Cependant, dès que le parfum de la pomme se mêle à l’odeur du mazout, c’est autre chose! Nous étions douze passagers à bord de ce cargo de pommes et nous étions

heureux. Nous quitions la Nouvelle-Écosse pour filer vers Glasgow, vers l'ancienne Écosse.

De nombreux souvenirs nous restent des voyages du beau temps de la jeunesse. J'évoque ici l'hospitalité de nos nouveaux amis de Halifax, des amis de l'avant-veille, et je veux dire par là que jamais nous n'avons eu le sentiment d'être perdus ou abandonnés. Quand vous voyagez par cargo, vous savez que vous ne pouvez pas exiger des horaires rigoureux comme des cure-dents!

Là, par la grâce de ce hasard, j'ai aimé la Nouvelle-Écosse. Les gens voulaient nous rendre tous les services de la terre. Je ne sais pas si Jean-Louis se souvient de notre compagnon qui s'était fracturé une jambe? Avec une célérité exemplaire, on lui a fait un plâtre et prêté des béquilles. Voilà Halifax! Soit dit en passant, voyager en cargo par grosse mer et avec des béquilles, cela requiert une habileté athlétique!

J'aime parler d'histoire parce que c'est ce que l'on oublie le plus vite. L'histoire de la Nouvelle-Écosse passionne tous les voyageurs. En l'an 1000, les Vikings, pillards scandinaves (dit le dictionnaire), auraient été les premiers Blancs à reconnaître les côtes de la Nouvelle-Écosse. En 1497, Jean Cabot, navigateur vénitien, redécouvre la Nouvelle-Écosse pour les Anglais. Mais. . . mais. . . mais. . . Jacques-Cartier arrive (1534). Champlain arrive (1605).

Passons plusieurs pages d'histoire, pour parler un instant d'imprimerie et de journaux. Il semble possible de démontrer qu'il y a eu une imprimerie sous le régime français. Je me fie aux travaux de Pierre-Georges Roy. La preuve n'est pas absolue, mais j'y crois, je la crois "circonstanciée"! Ceci étant dit et posé, comme dit l'au-

tre, il se trouve que la Nouvelle-Écosse avait une imprimerie en 1752. La "Gazette" de Halifax serait donc notre premier journal canadien. Je sou mets toutes ces suppositions à des experts. Il ne suffit pas d'aimer la Nouvelle-Écosse, pour son rythme de vie, pour sa santé industrielle, pour son charme touristique. Non. Son importance historique est absolument incroyable.

Vous êtes bienvenus. "Ciad Mile Failte". J'affirme, moi pour un, moi qui suis allé en Nouvelle-Écosse, que vous ne serez pas déçus. Ceci n'est pas de la publicité.

(22 juillet 1967)

J'AI MON VOYAGE . . .

*LES SOIRS DE FÊTES,
AU SOUVENIR DE ROBERT
CHARLEBOIS. (J'AI PARFOIS
L'IMPRESSION QU'IL L'A,
LUI AUSSI, SON VOYAGE.)*

ALLONS AU THÉÂTRE, ALLONS A LA FENICE

Louis Jouvet disait devant moi que le plus beau théâtre du monde était le Théâtre de la Fenice à Venise. J'ai répondu, calmement, que j'avais eu l'occasion d'en voir d'autres, de par le monde. Non! Venise, Venise, Venise. Il s'est trouvé que Louis Jouvet avait raison. Je n'osai pas le lui dire, à cause, précisément, de mon ignorance. Mais, chose certaine, il avait raison. Cela aurait été une plaisanterie que de discuter avec un interlocuteur de cette qualité!

J'évoque ce souvenir tout simplement parce que notre saison théâtrale va bientôt entrer dans son grand mouvement de fureur automnale! Et je crie: bravo! Au théâtre, il faut crier: bravo! Le bravo est le pain de l'artiste et, en comparaison du cachet qu'on lui verse, le bravo n'a pas de prix! Ici, je ne parle pas d'un spectacle, je parle d'un bâtiment. Il faut avoir vu la Fenice. Bravo!

Détail curieux: je n'avais jamais vu la Fenice. Pourtant, j'allais à Venise régulièrement, je veux dire avec une

grande fidélité. J'aime cette ville. Son calme écrasant et sa douceur sont les grandes consolations du voyageur. J'aime parler de Venise parce que cette ville est démodée et qu'à vrai dire elle est insensée. Mais une nuit, une seule peut-être, à l'hôtel Danieli, avec la personne que l'on aime, est une nuit inoubliable.

Je vais toujours au théâtre avec passion. Je ne résiste jamais devant un bon Molière ou un bon Mozart. Mais, à Venise, qui résisterait devant le Théâtre de la Fenice? Je n'ose pas le dire, mais c'est le bâtiment lui-même qui constitue d'abord un spectacle. Et la façon de s'y rendre! Pour mon humble part, je suis allé au théâtre à pied, à la course en hiver, en taxi par beau temps, en autobus sans grève, en métro dans de grandes villes, en auto avec des stationnements difficiles. Mais, en gondole!

Quand j'ai su que le Théâtre de la Fenice à Venise était le plus beau théâtre du monde, je me suis dit: j'y vais et en gondole! En gondole et en réalité, il y a deux entrées: par eau et par terre. On peut choisir, même si l'on accompagne une personne très habillée. L'amusement, pourtant, demeure d'arriver au théâtre en gondole (tous les gondoliers chantent) et d'être reçu le plus gracieusement du monde. J'ajoute qu'il n'y a pas de grève des gondoliers à l'horizon des canaux vénitiens, ni de la mer Adriatique!

Le Théâtre de la Fenice de Venise a vécu de grandes heures, au dix-huitième et au dix-neuvième siècles. Des "premières" de Rossini, Bellini, Donizetti et Verdi. Pourtant le Théâtre de la Fenice était le dernier, le plus nouveau, des huit théâtres d'opéras de Venise. On a raison d'encourager le maire de notre bonne ville, mon-

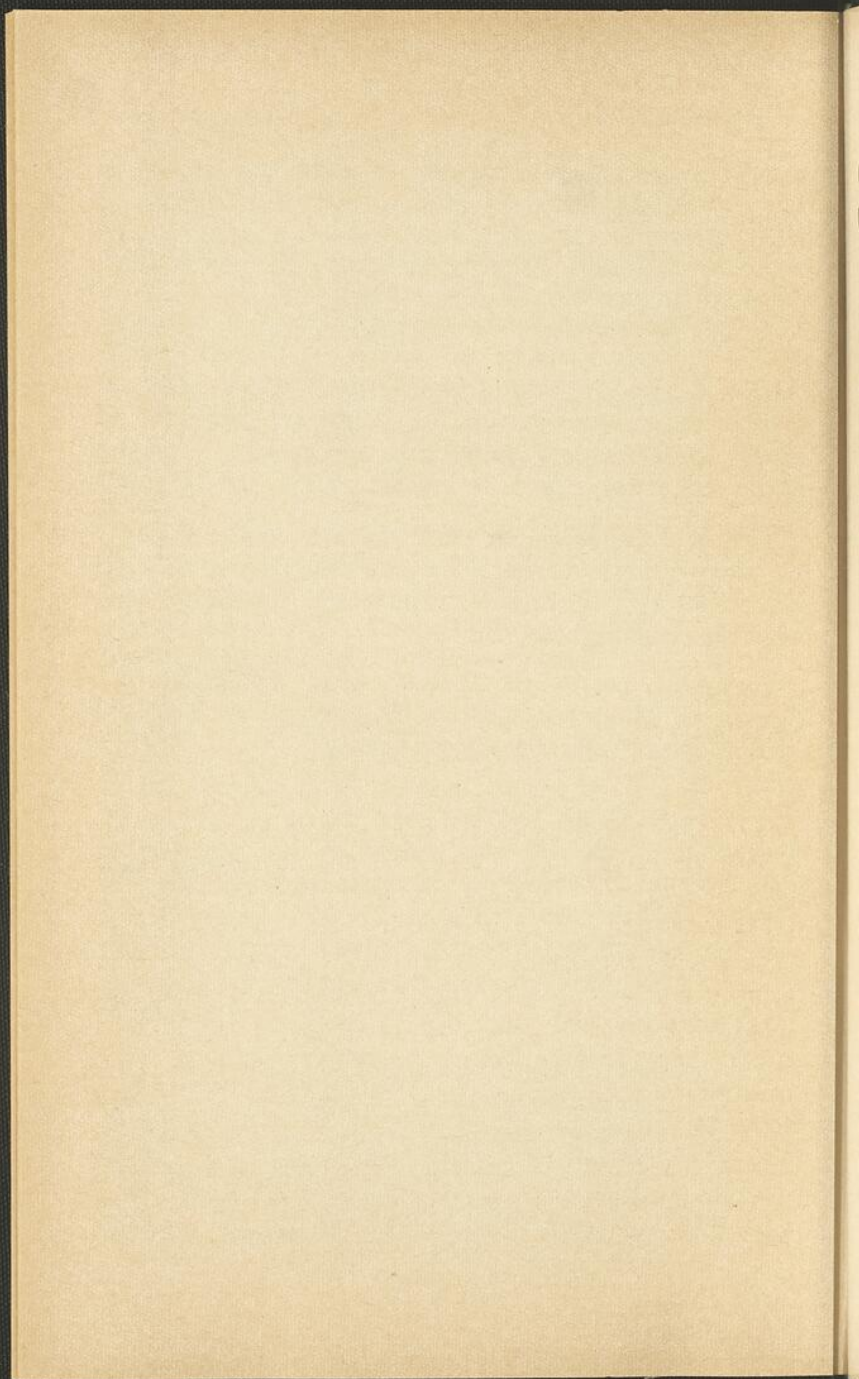
sieur Drapeau, dans son projet de fonder un théâtre lyrique à Montréal.

Qu'a-t-il donc, ce fameux théâtre de la Fenice, pour attirer tant de foules et tant d'hommages? Il est indiscutablement très beau, dans une ville étrange et séduisante. Un souvenir s'attache au théâtre, un souvenir triste: l'échec de "La Traviata" (musique de Verdi et livret de Piave d'après, bien entendu, "La Dame aux Camélias" de Dumas fils). Pleurons moins que les auteurs, car l'ouvrage sera chanté dans le monde entier par la suite!

La beauté du théâtre est telle qu'il faut oublier le passé. Le ténor avait un rhume, le baryton était mou et celle qui devait mourir, la pauvre malheureuse phtisique, avait visiblement une santé de fer!

Voyageurs, passez par Venise. C'est inoubliable. En quittant la ville, vous chanterez la romance de Rodolphe et de Violetta: "Adieu, tout ce que j'aime".

(7 octobre 1967)



34.

“JE NE COMPTE QUE LES HEURES SEREINES”

“Horas non numero nisi serenas”, disent les cadrans solaires. Voilà pourquoi j’ai toujours aimé mes voyages à Venise. Il y a d’autres raisons, bien sûr, mais celle-ci en est une: sérénité de Venise. Peut-être la plus importante de toutes? Musset l’a dit maladroitement: “Dans Venise la Rouge, pas un cheval qui bouge”. J’imagine qu’à ce moment-là Musset était amoureux. Or, quand on est amoureux, on est toujours maladroit.

La première promenade qui s’impose au voyageur, c’est évidemment celle qui consiste à flâner place Saint-Marc (piazza San Marco). Imaginons, par exemple que vous logez à l’hôtel Danieli; vous marchez quelques minutes et vous êtes rendus. De la “Riva degli Schiavoni”, vous traversez cette si jolie “piazzetta” qui fait l’orgueil de Venise et là vous pensez aux conspirateurs d’autrefois!

Je ne veux pas parler aujourd’hui de tout ce qu’on peut trouver à Venise; il nous faudrait des pages et des pa-

ges. Restons place Saint-Marc. Une journée ne suffit pas pour la bien connaître. Le premier arrêt qui s'impose: le café Florian. Il est ancien, il est beau, il est historique. Ses musiciens sont de vrais musiciens. Dès qu'on a bu son premier apéritif vénitien, on imagine, tous ceux qui sont venus rêver au café Florian: Byron, Goethe, Wagner, Henri de Régnier, George Sand et Musset, et Louis-Georges Carrier! Le café Florian a été fondé en 1720.

Place Saint-Marc, les yeux sont attirés de tous côtés. Commençons par le commencement, c'est-à-dire par le moderne! Le très beau campanile (ou clocher) de la place n'est pas ancien. Le vieux campanile qui lui ressemblait comme un frère s'est écroulé brusquement le 14 juillet 1902. Luca Beltrami et Gaetano Moretti l'ont reconstruit entre 1903 et 1912, donc sans tarder. Du haut de ce campanile, la vue sur Venise est inoubliable.

L'ensemble des édifices qui entourent la place Saint-Marc porte le nom général de "procuratie". Les grands magistrats de la république de Venise y logeaient. D'où le nom de "procuratie". Les plus anciennes sont de style vénitien-byzantin. Le maître d'oeuvre était (1514) Barthélemy Bon. Comme son nom l'indique, et le promet, monsieur Bon n'a menti à personne!

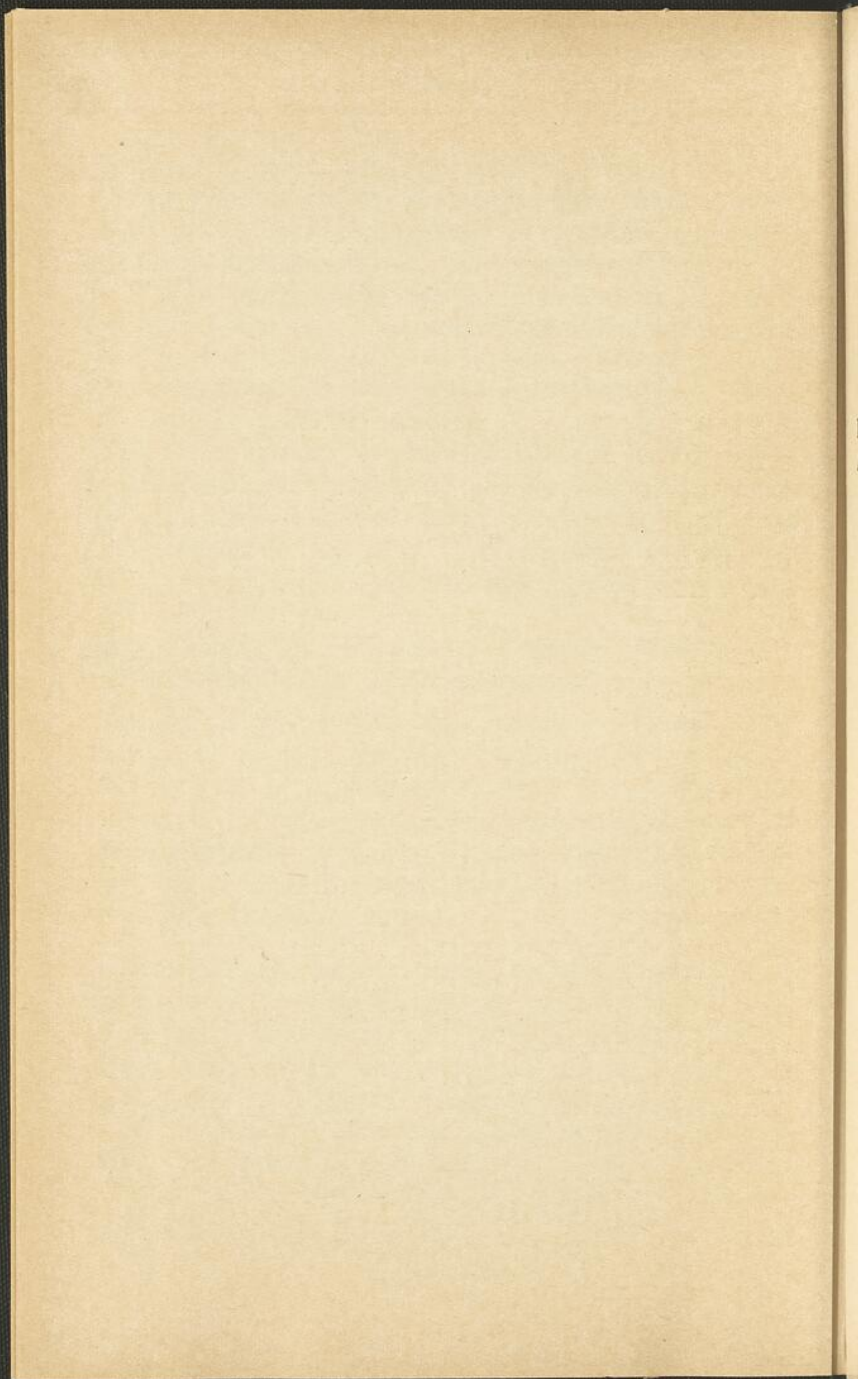
Allons plus loin dans le temps. La basilique Saint-Marc (consacrée en 1094) a été construite sur les débris de deux églises plus anciennes encore, détruites, l'une par un incendie et l'autre par une révolution (un et deux siècles auparavant). Le voyageur conservera le meilleur souvenir de la basilique Saint-Marc. Elle donne le goût de l'Orient. Si je suis allé à Istamboul par la suite, c'est sans doute en souvenir des traditions de Constantinople que l'on retrouve sur la place Saint-Marc.

La façade de la basilique, qui (avec un peu de chance) brille au soleil de tous ses feux, est en soi un sujet d'adoration! L'intérieur ne décevra personne, oh que non! Je signale, en passant, une Vierge (mosaïque du XIV^e siècle), chef-d'oeuvre à ne pas manquer, et si je voulais continuer la liste serait longue.

Le Palais Ducal, c'est l'apothéose, le couronnement de la place Saint-Marc. Il symbolise le passé glorieux de Venise. Il faut l'aborder avec respect. Autrement, la visite des lieux n'est pas complète. Les Doges étaient des hommes puissants et quelques-uns d'entre eux étaient des hommes de goût. Que de chefs-d'oeuvre! Aussi que d'émotion quand vous montez "l'escalier d'or"! On a peine à y croire.

A la sortie, comme à votre porte, les gondoles vous attendent en se balançant sur l'eau. . . comme des jeunes filles.

(29 juillet 1967)



TABLE

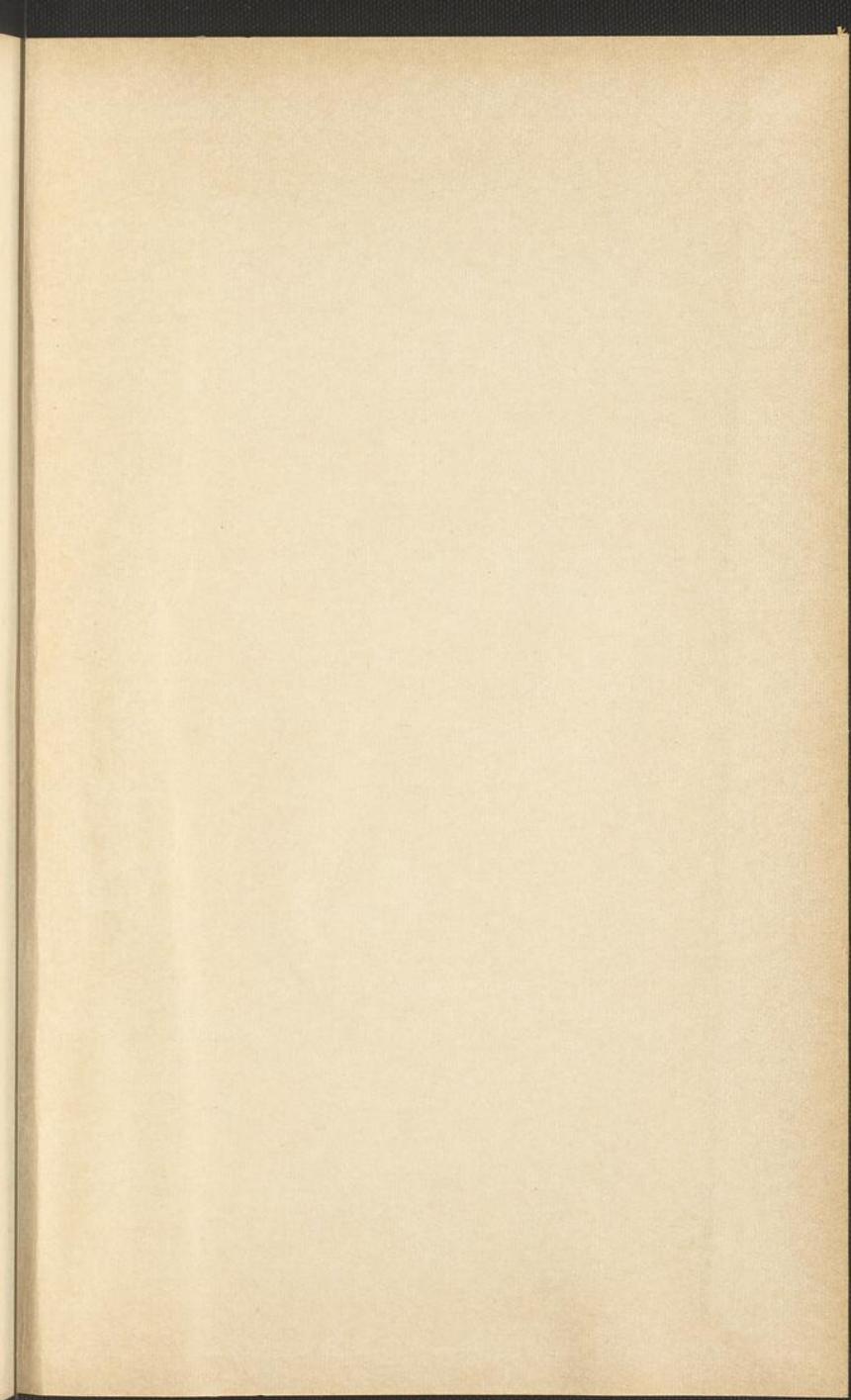
PRÉFACE DE JACQUES TRAHAN, JUGE.	9
AVANT-PROPOS.	15
1. Un Marais de merveilles. . . à Paris.	17
2. Humbles violettes de Parme.	21
3. Voyager à l'étranger dans... Montréal.	25
4. En avant sur la route du Général.	29
5. La petite histoire et la route du Général.	33
6. L'île de Crète et de la civilisation.	37
7. La Floride: de Bimini au bikini.	41
8. Cunard fait ses adieux à nos voyageurs.	45
9. "Abegweit", notre île de beauté.	49
10. Bergère légère, je crains vos paquets!.	53
11. Saint-Pierre et Miquelon, France.	57
12. Une révolution pas tranquille.	61
13. "The Cloisters" et la France.	65
14. Ma chère valise.	69
15. Pourquoi Monaco et pourquoi pas Alma?.	73
16. Un bel été... sur nos routes enchantées.	77
17. Suh poor-booaar ett-il sue-fee-zanh?.	81
18. Pigalle ou le plaisir à tout prix.	85
19. Voyage autour de ma chambre.	89
20. Cent ans plus tard.	93
21. A Baddeck, aujourd'hui.	97
22. Au coeur d'Istamboul et du sérail.	101
23. Le combat contre l'Atlantique.	105
24. Sancerre ou la paix après la guerre.	109

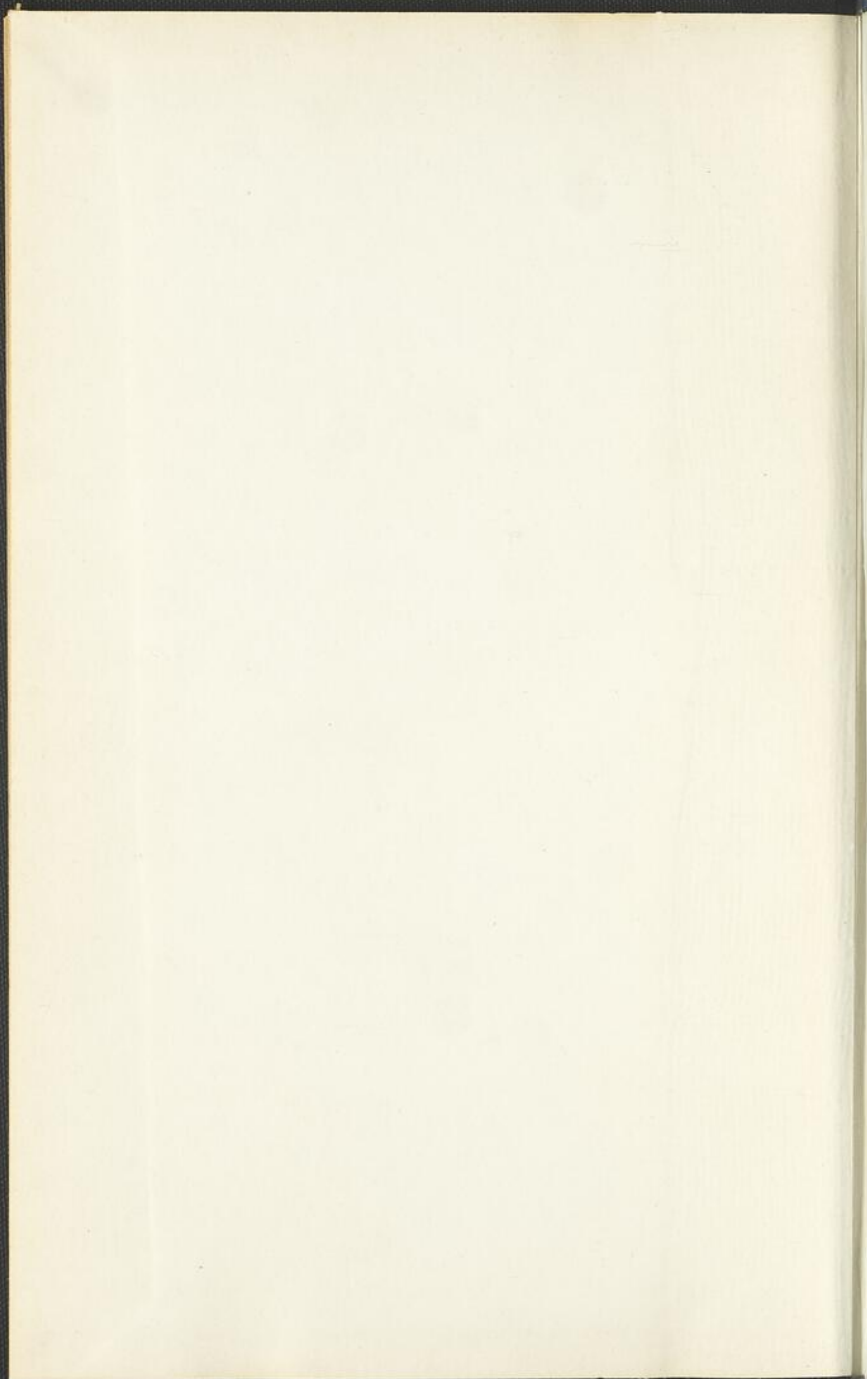
25. Thomas Cook, premier agent de voyages.	113
26. Quand la mer Noire ne l'est pas.	117
27. Faite de coeur et de langue.	121
28. La "ville de majesté": Bordeaux.	125
29. Les Halles de Paris aux lueurs de l'aube.	129
30. L'important, c'est la rose. L'important, c'est la pause.	133
31. Étudier l'histoire de son pays.	139
32. La Nouvelle-Écosse: "Ciad Mile Failte".	143
33. Allons au théâtre, allons à la Fenice.	147
34. "Je ne compte que les heures sereines".	151



13
17
21
25
29
33
37
41







GINO PARISON
RELIEU

BNQ



000 336 522